QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 328 1er Septembre 1910 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Notre aimable directrice Mme E. Gaston Mery est en ce moment chez son père à Toulouse, où elle continue, pendant les loisirs des vacances, de s'occuper de l'*Echo du Merveilleux*. Nos lecteurs et collaborateurs peuvent lui écrire à cette adresse : 11, rue de la Pomme, à Toulouse, où leurs avis et renseignements seront les bienvenus.

Enquête de l'« Echo du Merveilleux »

SUR LE MERVEILLEUX ET LA MÉTAPSYCHIQUE

Théosophie et Occultisme

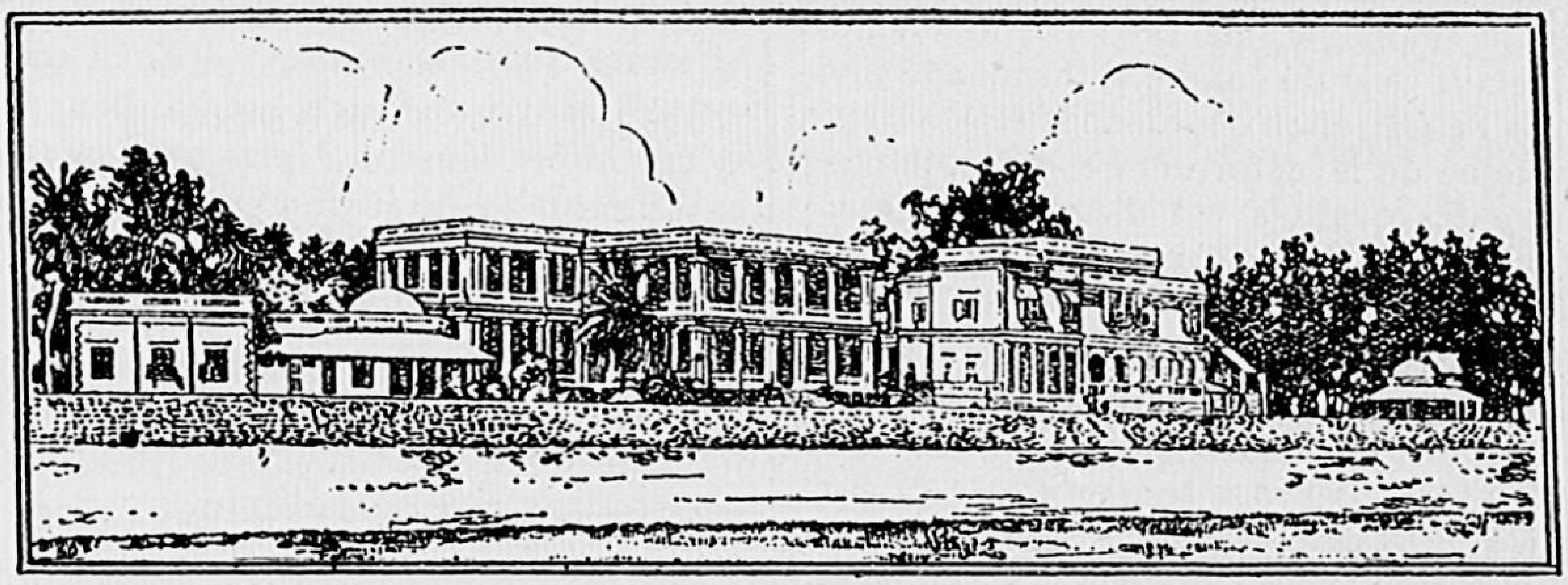
UN SEUL ASPECT DE LA QUESTION

J'arrive involontairement assez tard pour faire entendre une note théosophique dans l'intéressant concert suscité par l'*Echo du Merveilleux* sur la question de l'Occultisme. Je ne compte du reste pas faire une exposition de la donnée théosophique parce que celle-ci est tout un système et qu'il est préférable de se reporter aux auteurs plus qualifiés que moi qui les traitent ; une énumération s'en trouve à la troisième page de la couverture de la *Revue théosophique française*.

J'essaierai seulement d'esquisser quelques-uns des traits de la méthode spéciale d'élaboration théosophique pour la différencier — sans appréciation comparative — de celles des autres écoles et aussi pour émettre une simple indication à l'endroit de la valeur propre qui peut lui être attribuée.

Eh bien ! la donnée théosophique fait positivement état de l'existence — actuellement même — de certains êtres que l'intuition de Nietzsche a partiellement spécifiés sous le titre de « surhommes », que maintes traditions laissent entrevoir (Voir le récent article des *Libres études*, de Paris), et que quelques membres de la *Société théosophique*, gens de sens, d'intelligence et d'instruction générale notoires affirment connaître ; je veux parler d'*Adeptes* appelés aussi *Maîtres de sagesse*. Ce sont, en fait, des personnages qui, au cours de l'évolution, ont dépassé, en matière de savoir, de sagesse et de pouvoir, le plus haut niveau du stage humain, en conséquence de quoi ils ne sont maintenus sur la terre que dans des conditions spéciales pour veiller sur l'humanité, la garder et parfaire son instruction dans les parties transcendantes de la connaissance. Voir, à ce sujet, les articles de la *Revue théosophique française* de novembre 1909, de mars et juillet 1910, l'ouvrage d'Annie Besant sur les *Maîtres et l'œuvre théosophique*, etc.

Ces adeptes forment d'abord le gouvernement occulte de l'humanité et président, à ce titre, sur la terre, tout en y étant généralement inconnus, à l'accomplissement de destinées humaines sans infirmer sensiblement les libertés... Pour rester ici sur ce qui atteint à la connaissance, je dirai que les « Maîtres » s'ouvrent parfois eux-mêmes à ce sujet, mais qu'ils instruisent surtout des « Disciples » auxquels ils apprennent à lire *directement* dans le livre de la Nature, et que c'est ensuite par quelques-uns de ces derniers que la donnée théosophique moderne est établie et formulée pour le monde. Ces « Disciples » sont eux-mêmes des hommes et des femmes assez avancés déjà sur le chemin de l'évolution, avancés en intelligence et en haute moralité, qui se sont soumis volontairement à un entraînement défini, duquel est résulté l'agrandissement de leur conscience, de leur savoir et de capacités de divers ordres. C'est un peu le similaire des professeurs des facultés ou des grandes écoles par rapport aux princes de la science ou de l'art, avec cette différence que les « Adeptes » et les « Disciples » tablent surtout sur les choses des hauts plans de la nature, c'est-à-dire sur ce qui a trait aux modalités



LE PALAIS DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE A ADYAR (INDES)

superphysiques de la nature — ce qui est précisément la caractéristique essentielle de l'occultisme.

La théosophie moderne — qui n'est autre chose que la donnée émise par les disciples mêmes de véritables « Adeptes » — fait donc plus qu'admettre l'occultisme et s'y essayer ; elle le tient pour objectivement réel et le définit — pas exclusivement, mais parfois ainsi :

L'occultisme est la connaissance et la communion à la partie hyperphysique de la nature intégrale.

De plus, et voici en quoi sa méthode le différencie de celle des autres écoles, les observations, à l'endroit de la nature dite invisible, n'ont pas lieu de l'extérieur ou à l'émergence accidentelle des manifestations physiques de celle-ci, mais de l'intérieur même, par la communion réalisée de la conscience des observateurs *initiés* avec les conditions ou avec le milieu de ces manifestations et ainsi d'une manière constante, plus positive peut-être que celle des laboratoires scientifiques les mieux organisés.

C'est ainsi que la donnée théosophique a pu établir non seulement la monographie distincte de maintes questions de détail, celle de l'au-delà, du monde invisible, etc., mais l'élaboration coordonnée et cohérente de tout un système de la nature et de la vie, donnée dont la moindre des qualités est d'être absolument *plausible*, ce qui est au moins l'un des caractères nécessaires de la vérité.

Je ne me permettrai pas de témoigner davantage, simple élève que je suis encore des « Disciples » précités, du bien que je pense personnellement d'un système dont l'avenir, je crois, consacrera la valeur. Je me bornerai à dire pour terminer que la donnée théosophique moderne traite ainsi des êtres en général, de l'homme en particulier, des relations entre les êtres et surtout de *la science même de la vie*. N'est-ce pas là le plus utile de tous les savoirs ?

D. A. COURMES,
directeur de la *Revue théosophique française*.

Lettre à M. JULES BOIS

Cher monsieur Jules Bois,

Comme je l'appréhendais dans ma première réponse à votre appel de fin avril dernier, je vous envoie finalement *bien tard* une modeste contribution à l'enquête de l'*Echo du Merveilleux*. Je la module, cette note, sur un rythme particulier que vous êtes peut-être le seul des écrivains et penseurs renommés de notre pays à pouvoir admettre — sinon à faire entendre aussi, vous-même, — celui de l'existence et de l'action de « Maîtres » en savoir, sagesse et pouvoir.

C'est là, aussi bien, une question dont l'intérêt dépasse, sans l'annuler, celui du sujet de votre enquête et je crois, en vérité, que si, avec votre notoriété grandissante, il vous plaisait de l'appuyer — sinon même de la traiter aussi vous-même, comme vous venez de faire pour celle de la divinité potentielle de l'homme — dont la « Maîtrise » n'est que le corollaire pratique — vous feriez, vous, une haute action dont les conséquences pourraient être importantes...

Je soumets, du moins, cette suggestion à votre intuition, avec ma note à l'adresse de l'*Echo du Merveilleux* et, pour vous, mes sentiments cordiaux et dévoués.

D.-A. COURMES.

Lettre à M. D. Courmes

Cher Monsieur,

Je vous remercie d'avoir, par votre réponse si remarquable, donné à l'*Echo du Merveilleux* cette preuve de votre bienveillance. Notre directrice, Mme Gaston Mery, en me chargeant de cette enquête, a justement désiré qu'à côté des faits physiques, psychiques ou métapsychiques, soient aussi étudiées les idées et les faits « spirituels ».

L'*Echo* se montre accueillant pour toute doctrine vraiment spiritualiste, tout en gardant ici sa propre doctrine catholique.

Vous me faites trop d'honneur en voulant bien me demander de traiter ce grand problème qui est en même temps une haute réalité : « les Maîtres ». Je ne le puis guère. A la Société théosophique un tel sujet est familier. Je ne suis pas théosophe. En une brève lettre, je ne saurais exprimer sur ce thème trop beau et trop profond que des souvenirs et des impressions en passant. Une opinion même sommaire, une théorie même ébauchée demanderaient une longue étude, sinon un livre entier.

Je crois aux Maîtres, comme je crois à l'Inspiration.

Dans mes poèmes je me suis souvent adressé au « Maître Intérieur ».

Toi qui ne trompes point, maître secret que j'aime,
Je ne doute jamais quand palpite ton cœur
Immense dans mon cœur petit, dans mon cœur blême;
Tu es le soleil de mes clairs de lune en fleur.

Invisible et pourtant plus réel que la terre,
Si lointain et pourtant plus proche qu'un baiser,
Inépuisable source où je voudrais puiser,
Toi qui n'as point de nom, étant tout le mystère !

Dans le « Maître » réside tout le problème de « l'Humanité Divine » le maître en soi, le maître hors de soi.

Que nous sommes peu de chose dans le vaste univers, où nous guettent les forces hostiles dont les plus redoutables nous habitent et nous tourmentent ! Mais un petit souffle effleure notre front : caresse d'un véridique amour, strophe ressouvenue d'un poète préféré, maxime d'un sage, exemple d'héroïsme, larme qui en tombant fait éclore une consolation... Et nous voilà réconfortés. Un dieu a passé sur notre route et il a éveillé dans notre cerveau et notre cœur la présence incompréhensible d'un autre dieu... Ce mystère de la faiblesse humaine, je l'ai médité sous mille aspects ; et je n'ai jamais désespéré parce qu'il nous prépare à un autre mystère, celui de notre grandeur et de notre gloire... L'orgueil est vaincu, mais la confiance demeure...

Les conditions de cette révélation singulière sont difficiles et complexes. Si la méditation et la solitude sont nécessaires, les vertiges et les secousses de la passion y contribuent aussi. Les heures de bonheur comme celles de la détresse, l'amour comme la chasteté, les maladies comme la plénitude de la santé, les errances à travers l'univers comme la silencieuse et immobile étude, l'ivresse de la vie comme l'attirance vers la mort, tout ce qui nous emporte et nous arrache de la terre et de la chair, après nous en avoir donné la cruelle expérience, voilà comment nous pouvons nous confronter avec une image de nous-mêmes qui est nous encore, tout en étant plus lointaine et plus haute... Le remords autant que l'enthousiasme en est l'indice. Un trésor caché bondit en nous et se répand au dehors, à travers les larmes et l'espérance. (1)

***

Voilà ce que j'ai ressenti de la part du « maître » subjectif, quant au maître « objectif », voici ce que j'en pense très sommairement :

Les vrais grands hommes, de toute époque et de tout lieu, ne furent surhumains qu'en leur destinée et en leur génie ; pour tout le reste ils demeurèrent des hommes. Spectacle touchant et un peu mélancolique qui permet d'associer l'enthousiasme de l'admirateur à l'humilité de l'admiré. Hugo l'a dit magnifiquement et il parlait de ce qu'il savait.

« Schlegel un jour, écrit-il dans *Post-scriptum de ma vie*, considérant tous ces génies, a posé cette question, qui, chez lui n'est qu'un élan d'enthousiasme et qui, chez Fourier ou Saint-Simon, serait le cri d'un système : — Sont-ce vraiment des hommes, ces hommes-ci ?

« Oui ce sont des hommes ; c'est leur misère et c'est leur gloire, ils ont faim et soif ; ils sont sujets du sang, du climat, du tempérament, de la fièvre, de la femme, de la souffrance, du plaisir ; ils ont, comme tous les hommes des penchants, des entraînements, des chutes, des assouvissements, des passions, des pièges ; ils ont, comme tous les hommes, la chair avec ses maladies, et avec ses attraits qui sont aussi des maladies. Ils ont leur bête. »

Il est vrai qu'au delà il y a le saint ; celui-ci, en effet, peut parfois disposer de pouvoirs mystérieux et surhumains. Mais le saint est humble. L'humilité est même sa pierre de touche, il sait mieux que nous — s'étant avancé sur la route — la distance infinie qui sépare l'homme de Dieu. Nous sommes, selon le mot de Paul de Tarse, en Lui et de Lui, — sans être Lui...

La question se pose : Faut-il développer ces pouvoirs réels qui sont dans l'homme ?

Nous répondons : Oui, il faut développer ces pouvoirs, mais uniquement par la raison, la méditation, l'équilibre physique et l'harmonie de l'âme. Je réponds : Non, si la méthode proposée est un « training » pour l'hallucination, une croyance sans contrôle suffisant, une sorte d'hypnose illusoire.

Autant la discussion des grands problèmes fortifie et console au milieu des trivialités ou des hideurs qui nous environnent, autant l'étude scientifique de la psychologie normale ou surnormale élargit et éclaire la connaissance de nous-même et peut devenir utile à l'humanité tout entière, pour son progrès intellectuel et moral, autant les curiosités imprudentes, les ivresses spéciales aux incursions téméraires dans un chimérique au-delà, les voluptés du Vertige, de l'Epouvante, du mauvais Mystère, dépriment peu à peu l'intelligence par d'impuissantes exaltations, annihilent la volonté, atteignent même le sens moral. Et l'orgueilleux qui avait rêvé de devenir un Dieu, se réveille au-dessous de l'homme.

L'histoire de l'occultisme contemporain, telle que je l'ai consignée dans mon livre, *Le monde Invisible*, en est une démonstration bien douloureuse, et encore toute palpitante. Rappelons-nous les aventures de tels « Pélerins du Mystère »,

(1) *Paroles à un jeune poète*.

leurs essais dangereux, leurs fins cruelles.

On peut comparer les excitants psychiques aux excitants physiques.

La morphine et l'éther sont des drogues utiles et même bienfaisantes, prises à dose fixée, lorsque la nécessité s'impose. Mais celui qui en use selon son caprice ne tarde pas à recevoir, par l'amoindrissement de lui-même et le détraquement de ses facultés, les plus sévères châtiments.

Il a quelque chose de semblable au morphinomane et à l'éthéromane, celui qui s'adonne avec intempérance et sans esprit scientifique aux pratiques de l'occultisme et du spiritisme.

Comme tout intoxiqué, il gagne d'oublier la vie en un rêve trouble et captivant ; mais il y perd le meilleur de soi-même qui est la virilité de l'esprit et l'intégrité de la conscience.

Tout autre est le destin de celui qui a fait de son âme la suprême étude, et de la grandeur de cette âme le but de sa vie. Celui-là n'est pas dupe des prestiges d'un faux merveilleux qui ne laisse à celui qui l'a cherché que de l'inquiétude et de la cendre.

La volonté — ou plutôt « les deux volontés », l'inconsciente (foi, inspiration, intuition, génie), plus encore que la consciente —, voilà le grand agent magique.

Or il est possible d'éveiller, de cultiver la volonté, — les deux volontés ; mais cette science à peine ébauchée, cet art, si l'on préfère un terme plus exact, doit s'allier à une sagesse supérieure, à une vertu clairvoyante. Sans cela ses bienfaits sont stériles, l'arme se retourne contre l'ouvrier qui l'a fourbie.

Le héros, son existence, la persévérance de son héroïsme, sont plus extraordinaires et plus précieux que les vains prodiges des fakirs et des médiums.

Novalis a écrit qu'une seule chose importe : la recherche de notre moi transcendantal.

Elle s'accomplit dans le silence, l'amour, les larmes, le labeur ignoré.

Telle est d'une façon bien incomplète quelques aperçus personnels sur les « maîtres » et leurs leçons, mais sans doute, cher monsieur Courmes, vous nous intéresseriez très vivement par une nouvelle réponse plus étendue. Il y a tant à dire sur le sujet ; et la Société importante, que vous représentez si dignement à Paris, professe, je le sais, des idées très élevées que nos lecteurs seraient heureux de connaître et d'apprécier, sur un tel sujet.

JULES BOIS.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *Le culte des astres dans les légendes de France.*

M. Schaudel vient de faire à l'Association française pour l'avancement des sciences une curieuse communication sur le culte des astres dans les légendes de France. Les légendes relatives aux astres ont été recueillies, dans le premier volume de son grand ouvrage sur le *Folklore de France*, par M. Sébillot. La plus grande partie se rapporte, comme il convient, au Soleil et à la Lune. Mais les constellations, les étoiles et les comètes ne laissent pas d'y avoir leur part. M. Schaudel a résumé les particularités qui semblent des réminiscences du culte des astres, dont les traces sont si nombreuses dans l'histoire des anciennes religions.

Impressionnés par la magnificence du ciel, les peuples primitifs — mais chez qui s'était déjà perdue la Loi révélée aux premiers jours du monde, — furent naturellement amenés à considérer les astres comme des êtres divins ; et c'est pourquoi Jéhovah défendra aux Hébreux de trop regarder les étoiles. Les pâtres idolâtres de Chaldée désignaient déjà, il y a quatre mille ans, les jours de la semaine par les noms des sept principaux astres connus des Anciens ; n'est-il pas curieux que nous ayons conservé ces appellations, et que le premier jour de notre semaine soit consacré à la Lune, le second à Mars, le troisième à Mercure, le quatrième à Jupiter, le cinquième à Vénus, le sixième à Saturne et le septième (jadis le premier) au Soleil ?

Le culte des astres remonterait à la période néolithique, si l'on adoptait l'opinion qui voit dans les cercles, fers à cheval, cupules, bassins des gravures rupestres des représentations du soleil et des planètes. Les recherches de M. Schaudel dans les Alpes savoyardes lui ont permis de constater que les rochers à gravures se trouvent presque tous sur des points élevés, répondant à l'idée qu'on a des anciens lieux du culte ; mais tout cela n'est qu'hypothèses.

Plus vraisemblablement, on pourra voir des représentations solaires dans des dessins de l'âge du bronze, tels que les cercles centrés accompagnés de la croix gammée et inscrite dans un disque trouvés sur l'emplacement de la station lacustre de Grésine, dans le lac du Bourget. « D'après les constatations que j'ai été amené à faire, dit M. Schaudel, ces derniers ornaient la façade extérieure de la cabane lacustre, peut-être celle où était pratiquée l'entrée exposée au soleil levant. »

Dans les palafittes, les petites roues en terre ou en

bronze, analogues à celles des chariots symboliques, découvertes en Transylvanie, en Styrie et dans les régions baltiques, en Egypte, doivent, sans doute, être également rattachées à un culte solaire. En effet, le soleil, après avoir été symbolisé presque partout par un disque, le fut plus tard par une roue dont les bouddhistes ont fait la Roue de la Loi. On a trouvé, sur des autels pyrénéens, la roue associée à la croix gammée ; et — pour passer tout de suite dans les champs du folklore — parmi les cérémonies si curieuses et si variées de la Saint-Jean, figurait, en certains lieux, au XIIe siècle, d'après le témoignage de Jean Belet, théologien de l'Université de Paris, la promenade d'une roue ardente. Une transaction de 1565 fait connaître que cette coutume existait à Epinal. D'un coteau qui dominait le faubourg d'Ambrail, on lançait vers la Moselle une roue de paille enflammée, appelée « la roue de fortune ». A Rupt et à Basse-Kontz, près de Thionville, les habitants précipitaient également, le 23 juin au soir, une roue enflammée de la montagne. Mais nul doute qu'ils ne pensaient pas une minute à Bal-Soleil échauffant les campagnes.

On voit pourtant les Savoyards appeler « Baldersbal » ou feux de Baal, les feux de la Saint-Jean ; et cette indéracinable ivraie de superstition explique surabondamment que l'Eglise ait tout fait pour éteindre les feux de Saint-Jean avant de les bénir. Un capitulaire du VIIIe siècle ordonne aux évêques d'empêcher ces feux sacrilèges, et, au VIIe, saint Eloi prescrivait « que nul, à la fête de la Saint-Jean, ou dans des solennités quelconques, ne célèbre les solstices et ne se livre à des danses tournantes ou sautantes, à des carantes ou à de chants diaboliques... »

Le soleil lui-même se livrait parfois à ces danses tournantes ou sautantes ! Dans les Vosges, au solstice d'été, les personnes qui montaient sur les ballons avaient chance d'assister à trois sauts du soleil ou de voir trois soleils. On croyait à pareil phénomène en Franche-Comté, dans le Maine, en Poitou, dans le Bocage normand, en Limousin.

Le soleil passait pour avoir certaines vertus curatives : si l'on se présentait tout nu au soleil levant, et que l'on dît cinq *Pater* et cinq *Ave*, on était guéri des fièvres. Par contre, en Haute-Bretagne, on croyait que le soleil, pénétrant dans la bouche, donnait la fièvre. En Bourbonnais, pour faire avorter les maléfices, il suffisait de s'agenouiller devant le soleil levant et de prononcer une conjuration en le fixant. Cela nous reporte à la superstition grecque que, pour éviter les mauvais présages des songes, il suffisait de les raconter au soleil levant — superstition qui nous a valu les innombrables songes des tragédies.

Dans la Belgique wallonne et dans le Luxembourg, un rayon de soleil pénétrant dans l'église au moment de la bénédiction nuptiale était du plus heureux présage ; si, au contraire, le soleil se voilait à ce moment-là, c'était un sinistre pronostic.

* * *

La lune n'est pas moins riche en légendes que le soleil. Et d'abord, n'est-elle pas la patronne des fantasques et des poètes, lunatiques, pêcheurs de lune, gens dans la lune, qui ont des lunes, ou mal lunés ?

Ses taches ont toujours excité la curiosité populaire, qui leur a prêté presque partout un sens anthropomorphique. Le plus souvent on y veut voir un criminel transporté là comme à un pilori éclatant : violation du repos du dimanche — légende qui se retrouve dans le folklore germanique, scandinave et anglo-saxon ; — vol nocturne et spécialement de bois ; c'est alors un fagot dérobé qu'il porte. En Dauphiné, le bois volé était destiné au feu de la Saint-Jean, et le voleur un barbier du nom de Bazin.

En Lorraine, l'homme de la lune est puni pour un vol et aussi pour une irrévérence sacrilège. Jean des Choux ou Jean de la Lune se levait chaque nuit pour voler des choux à ses voisins. Il maudissait et injuriait la lune dont la clarté risquait de le faire surprendre. Mais l'astre vigilant le regardait toujours, et une nuit Jean des Choux, éperdu, se sentit voguer dans l'espace, attiré par les rayons de la lune. C'est lui qui roule depuis lors sa brouette sur la planète voisine.

Quelques légendes veulent que le malheureux hôte de la lune soit puni d'un manque d'hospitalité. Dans certaines traditions de l'Est, c'est Judas lui-même ; en Bretagne, le Juif-Errant ; dans le Luxembourg belge, Caïn. On a cru aussi, mais beaucoup moins, que le visage mystérieux de la lune était celui non d'un maudit, mais d'une divinité. Dans le Perche, on y voulait voir le doux regard de la Vierge, veillant sur le sommeil des humains.

On attribue à l'astre nocturne une grande influence sur la génération, surtout sur celle des animaux. Dans la Guyenne et dans les Vosges, on croit que si une femme conçoit pendant la nouvelle lune, son enfant sera un garçon ; une fille, au contraire, si la conception a lieu en vieille lune. Et en Poitou, on ajoute que si la lune change dans les huit jours qui suivent l'accouchement, l'enfant à venir sera du même sexe que celui qui vient de naître.

On croit encore de nos jours qu'il est dangereux de dormir au clair de la lune. Les marins l'accusent de maléficier celui qui s'est endormi imprudemment sous ses regards. On croit qu'elle ronge les pierres

des monuments et l'humble chaume que sa magie argente. Les Bas-Bretons s'imaginent qu'elle empoisonne l'eau, et c'est pour défendre leurs puits contre elle qu'ils les recouvrent d'un toit.

Mais elle est aussi bienfaisante : elle préserve ou guérit de quantité de maladies quand on dit trois *Pater* et trois *Ave* la première fois qu'on voit le croissant. Les belles filles de Provence se peignent au clair de lune pour allonger leur tresse opulente et aussi pour trouver promptement un mari. Ailleurs, l'indulgente Phœbé leur fait voir en songe celui qu'elles doivent épouser.

L'aspect de la lune inspira de tout temps les pronostiqueurs. Entourée d'un halo rougeâtre, elle annonçait de grands changements dans l'Etat ; rouge, on tenait, en Bretagne et en Alsace, qu'elle prédisait la guerre, sans compter les affreux présages des éclipses.

Si Villon eût posé en Limousin ou en Wallonie sa question sur le sort des vieilles lunes, on lui eut répondu qu'elles sont mises en pièces pour en faire des étoiles.

***

Parmi les constellations, c'est le chariot de la Grande Ourse qui roule le plus de légendes. On l'appelle char de David dans plusieurs pays de France ; char de saint Martin en Normandie, char des âmes dans le Midi, char d'Abraham en Wallonie. Chaque nom porte avec soi sa légende. Dans le pays messin, on croit que quand le conducteur sera parvenu à mettre en ligne ses trois chevaux mal attelés, la fin du monde arrivera.

Qui ne sait que les trois étoiles du Baudrier d'Orion sont les trois rois Mages, et qu'en suivant, de n'importe quel point du monde, l'étoile du Berger, on arrive au tombeau du Christ ?

Mais la Voie lactée, ou chemin de Saint-Jacques, est riche en interprétations légendaires. C'est la route des âmes qui quittent le monde ; c'est là que saint Jacques, apparaissant à Charlemagne, lui indiqua le chemin de l'Espagne et de son tombeau.

Les étoiles filantes, liées par la tradition au sort des âmes, présagent soit des décès, soit des changements dans la condition des morts. En Lorraine, c'est une âme qui n'a pas obtenu le pardon de ses fautes ; en Périgord, c'est un enfant non baptisé. Plus généralement, on y voit des âmes délivrées du Purgatoire.

On croyait jadis, dans les Vosges, que si l'on pouvait prononcer pendant le passage de l'étoile les mots : Paris, Metz et Toul, on aurait fortune assurée. En Gironde, ce que l'on a pensé au moment où filait l'étoile se réalisera. Dans la Nièvre, il faut se signer rapidement et demander à Dieu de vaincre son principal défaut.

Les comètes nous entraîneraient loin ; mais l'*Echo du Merveilleux* en a parlé souvent, notamment il y a peu de mois, à propos de la comète de Halley. Ceux qui ne se contenteraient pas de l'étude résumée de M. Schaudel trouveront surabondamment leur affaire dans l'ouvrage de M. Sébillot, plus haut cité.

GEORGE MALET.

LA

Prophétie de saint Malachie
et la fin du Monde

*Dans le numéro de l'*Echo du Merveilleux, *à la date du 1er mai 1910, M. André Godard, parlant de la prophétie de saint Malachie, déclare que la particularité* « de labore solis», *qui se rapporte au dernier pape, est absolument indéchiffrable.*

Il me semble pourtant qu'il y a une interprétation fort simple et très vraisemblable de l'épigraphe en question.

Le dernier pontife romain montera sur le trône de saint Pierre quand le Soleil commencera à souffrir (laborare), *c'est-à-dire quand des signes merveilleux, suivant les paroles de l'Evangile, apparaîtront à sa surface.*

Un astronome, M. Lowel, n'a-t-il pas découvert un soleil noir qui se dirigerait, comme un boulet de canon, vers notre système solaire ? Quand cet astre éteint sera à proximité suffisante de notre Soleil, ce dernier commencera à être pour ainsi dire en détresse (labor) *; il éprouvera des perturbations étonnantes, qui iront toujours en augmentant, jusqu'au moment où, sous l'influence du terrible et gigantesque bolide, il lancera de sa sphère tourmentée des torrents de matière enflammée, et grâce à son mouvement sur lui-même ressemblera, suivant l'expression de M. Georges Malet, à une immense pièce rotative de feu d'artifice. Ce sera alors la fin du monde. Les planètes, les unes après les autres, se précipiteront dans ce tourbillon de feu.*

Ainsi, l'épigraphe prophétique de labore solis, *peut se traduire : le dernier pape commencera à régner, à partir des souffrances du Soleil.*

J. ROSIER

SAINT ELIE
patron des aviateurs

Nous savons que saint Christophe est le patron des automobiles; M. Hugues Delorme nous apprend que les aviateurs se sont choisi un patron

SAINT ELIE, PATRON DES AVIATEURS



Lorsqu'ils continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en s'entretenant, un char de feu les sépara tout d'un coup l'un de l'autre et Elie monta au ciel par le moyen d'un tourbillon.

céleste : saint Elie. Et il nous en donne la raison dans ces charmants petits vers :

Pour leurs mystérieux desseins,
Les aviateurs, en cortège,
Ont demandé l'avis des saints,
Afin que l'un d'eux les protège.

Or, une voix du haut des cieux
Leur dit avec mélancolie :
« — *Pour patron vous devez, messieurs,*
Choisir le bon prophète Elie.

« *Il eut les destins les plus beaux ;*
Car lorsqu'il jeûnait, d'aventure,
De très pitoyables corbeaux
Lui apportaient sa nourriture.

« *Ce doux rêveur, toisant avec*
Dédain tout obstacle terrible,
Franchit le Jourdain à pied sec,
Si l'on en croit la Sainte Bible.

L'ANCÊTRE MYTHIQUE DES AVIATEURS



LA CHUTE D'ICARE
(Tate Gallery London)

« *Puis (ceci se passait au temps*
D'Achab), dans sa course première
Il gravit, bravant les autans,
Le ciel, sur un char de lumière,

L'AÉROSTATION PSYCHIQUE



(A. Dürer, *La Sorcière*)
LÉVITATION DIABOLIQUE, PARODIE DES PRODIGES DIVINS

« Ou, plutôt, sur un char de feu
Que traînaient des chevaux de flammes !
Il vit ainsi le pays bleu
Jusqu'au séjour béni des âmes !...»

Quand s'éteignit la grande voix,
L'esprit calmé, le cœur en fête,
Les aviateurs, à la fois,
Votèrent tous pour le prophète ;

Car tous ils tombèrent d'accord
Que ce brave saint sans étude,
Battit l'initial record
Et de durée, et d'altitude.

Prions donc le prophète Elie de protéger nos aviateurs et de leur octroyer les plus triomphants records...

LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS

LA

Sorcellerie à Madagascar

(*Suite*)

III

Certaines pratiques de sorcellerie ont été de tout temps interdites, sous peine de mort, dans les provinces dépendant de la cour de Tananarive.

Ces proscriptions ont été maintenues jusqu'à ces dernières années par l'administration française, encore que les pénalités encourues par les contrevenants aient été naturellement fort adoucies.

Je viens de lire dans un journal de la colonie qu'avant de quitter l'île pour aller se livrer en France à la lutte électorale, un gouverneur a cru devoir annuler les articles du code malgache relatifs aux opérations magiques. Le prétexte de cette mesure est que l'exercice de toutes les religions étant libre à Madagascar (ce qui est très discutable), on ne trouve aucune raison pour s'opposer aux pratiques superstitieuses de certains indigènes.

En effet, pour que les anciens souverains d'une île dans laquelle la sorcellerie était ouvertement et même officiellement en usage, aient été dans l'obligation de défendre certaines manœuvres occultes, il fallait que l'accomplissement de ces manœuvres fût la cause de crimes véritablement intolérables. Par exemple, un édit royal de 1869 interdisait aux sujets de se livrer à « la consécration et à l'utilisation du Sampy ».

Le Sampy est encore un mystère ou tout au moins une énigme pour les non initiés. Certains l'appellent à tort une idole. C'est tout au plus un fétiche, car les Malgaches ne l'adorent pas et ne lui prêtent ni conscience ni volonté. Ils s'en servent comme d'un instrument capable de provoquer le bien ou le mal par sa seule présence. Tout bien considéré, je pense que le Sampy peut être compris dans la catégorie des talismans, ce mot venant de l'arabe *telsam* qui signifie : figure magique (en grec τέλεσμα, même sens).

Dans l'espèce, c'est une simple canne de bambou, magnétisée, et portant différents objets tels que des cornes de vaches stériles et de petits sachets de poudre magique. Le détenteur du Sampy le tient jalousement caché dans un endroit connu de lui seul et ne consent à le transporter dans les lieux à favoriser que moyennant une rétribution payée d'avance.

On le place dans les maisons menacées par les cyclones, dans les champs dont on veut forcer la moisson, au milieu des troupeaux envahis par une épidémie. Il sert pour les envoûtements, pour l'assouvissement des vengeances et aussi pour la guérison des maladies.

Pour ne parler que de la décision elle-même, elle dénote, chez le gros fonctionnaire qui l'a prise, une profonde ignorance des mœurs du pays placé sous son administration.

Mais le Sampy n'acquiert sa puissance presqu'universelle qu'après une consécration annuellement renouvelée et effectuée dans la pompe de cérémonies très magiques, très occultes, et pour la célébration desquelles une effusion de sang est nécessaire... très probablement une effusion de sang humain.

Les Malgaches ont la plus grande confiance en l'efficacité de ce talisman. Dans le cas particulier d'une vengeance, on peut être assuré du succès, car le sorcier auquel on a recours prend toutes les précautions désirables pour obtenir un résultat satisfaisant.

La rigueur de l'édit de la reine interdisant d'utiliser cet étrange et dangereux auxiliaire était donc aussi justifiée que l'est peu la mesure de tolérance récemment adoptée à son égard (1).

* * *

Fort heureusement les autres pratiques superstitieuses ne contiennent pas les mêmes éléments de crime et d'escroquerie. Elles sont d'ailleurs de même nature que celles

(1) Voici le texte de la circulaire insérée au *Journal officiel de Madagascar* :

« Le délit de sorcellerie m'a paru devoir disparaître de notre législation. Il serait inique de poursuivre un indigène promettant la guérison d'une maladie, le succès d'une entreprise, la tranquillité des ancêtres morts, par l'usage d'un breuvage mystérieux, par la remise d'un présent au sorcier, ou un pélerinage vers un lieu sacré, quand les représentants indigènes ou européens de certaines doctrines ont licence de se livrer aux mêmes pratiques sans être inquiétés. . »

De deux choses l'une : ou l'auteur de cette circulaire est un imbécile, ce que je me refuse à croire, ou c'est un homme foncièrement malveillant.

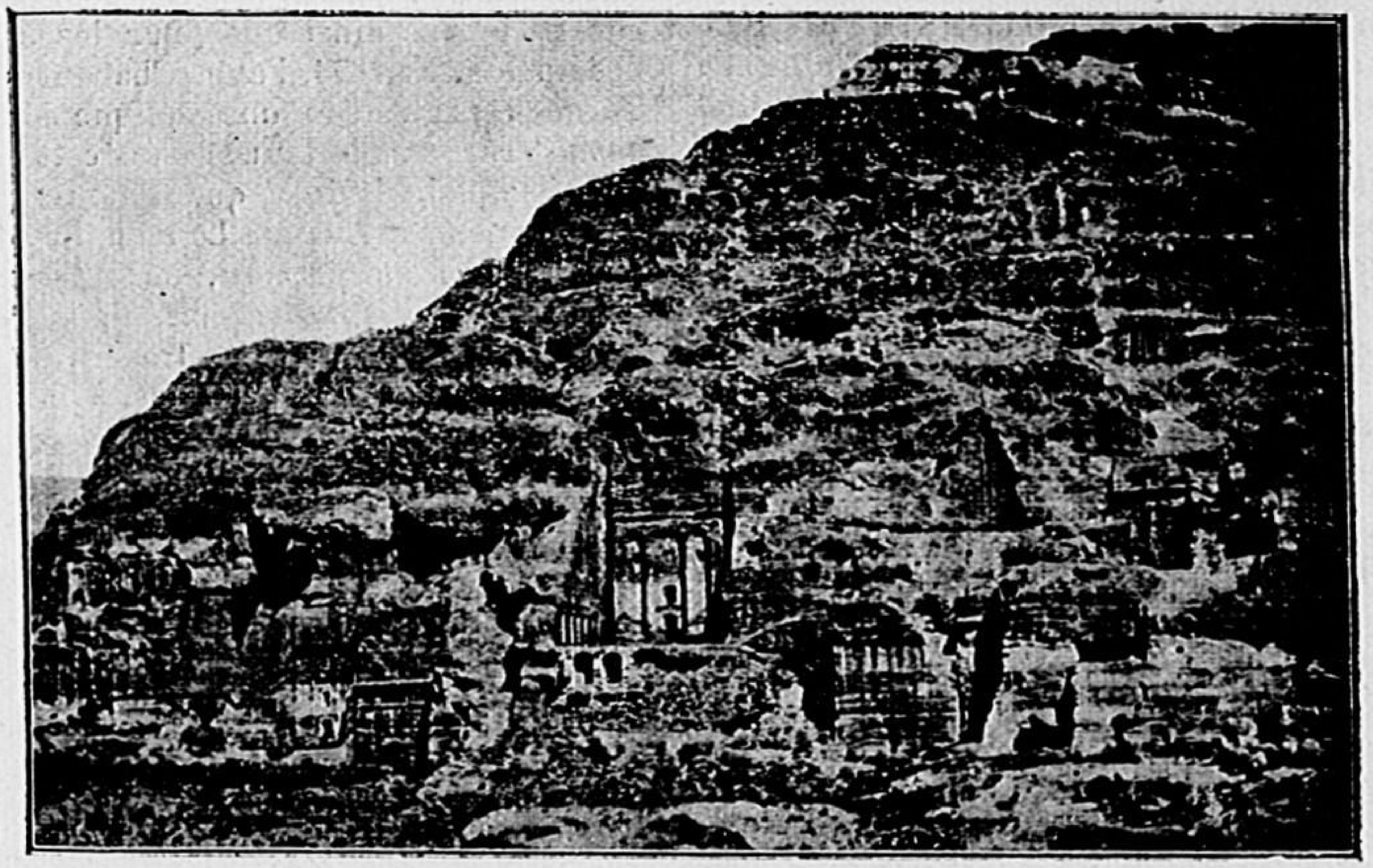
C'est d'ailleurs le même personnage qui, dans une réunion électorale dont on peut trouver le compte rendu dans le *Lyon républicain* du 21 mars 1910, déclarait : « Les catholiques font œuvre antifrançaise là-bas (à Madagascar) comme en France... » A. N.

des sorciers de France, le pays de tous les scepticismes.

Citons en premier lieu le « Sikidy », sorte d'horoscope présentant des analogies avec la divination par le marc de café.

Pour faire le Sikidy on mélange dans une corbeille des ambrevades (graines comestibles de la grosseur des petits pois) et des coquilles minuscules. Le consultant est prié de brasser le mélange et de le projeter sur le sol. Le sorcier étudie alors attentivement les figures ainsi formées et en déduit ses prédictions.

PÉTRA. — TOMBEAUX TAILLÉS DANS LE ROCHER



Au centre, le tombeau à l'urne (gréco-romain) avec son esplanade entourée latéralement de colonnades. Du haut en bas de la montagne (200 m. de haut), des tombeaux nabatéens. Au tournant de la montagne, à gauche, le tombeau le plus vaste (gréco-romain) à trois rangées superposées de colonnes en façade (on n'en voit que l'amorce).

Les « ampounsave » et les « ombiasse » (sorciers Sakalaves) procèdent d'une manière différente.

On les charge surtout d'interroger le Sikidy lorsqu'il s'agit de sacrifier les animaux promis pour un « Sikafar ».

Le « Sikafar » est une fête donnée en *ex voto* à la suite de la guérison d'une personne chère. Le Sikidy se fait alors sur une sorte de tamis sur lequel on jette de petites pierres et des graines. Le nombre des objets n'ayant pas traversé le tamis détermine le nombre des bêtes à sacrifier.

Le coq blanc est dans certaines contrées l'objet d'une vénération spéciale. Il est d'usage d'en égorger un avant de se risquer dans une opération ou dans une aventure hasardeuse. En voyage c'est un protecteur que l'on entoure des plus grands soins, car sa mort, ou simplement sa disparition, présagerait les plus grands malheurs.

(*A suivre*) ANDRÉ NERVIN.

ÉTUDES CRITIQUES SUR LES PROPHÉTIES MODERNES

Les compilateurs de prophéties depuis 1870

I. L'ABBÉ TORNÉ. — II. COLLIN LA HERTE. — III. L'ABBÉ CURICQUE. — IV. ADRIEN PELADAN PÈRE. — V. M. CHAUFFARD. — VI. CONCLUSION.

I. Les compilations de textes prophétiques se sont multipliées en France, dans ce siècle des révolutions : en 1830, en 1860, en 1848, en 1860, pendant et après la guerre de 1870, des libraires avisés ont spéculé sur les espérances des légitimistes, et lancé des publications qui annonçaient le triomphe des catholiques pour un avenir très prochain. Avant même que Napoléon III fût tombé du trône, sa chute était attendue par les lecteurs de l'abbé Torné, l'auteur inspiré de trois volumes in-4°, intitulés *L'histoire prédite et jugée par Nostradamus* (1), ouvrage prodigieusement révélateur édité en 1862, et suivi de *l'Apocalypse interprété par Nostradamus*, puis d'une réédition des *Centuries*.

Pendant la guerre de 1870 et dans les mois qui suivirent, l'infatigable commentateur, animé d'un zèle d'apôtre pour la cause de celui qu'il croyait devoir être Henri V, lança ses *Lettres prophétiques*, qui parurent d'abord dans des journaux. Bien d'autres écrivains firent alors imprimer des brochures sur les prophéties ; quelques-uns étaient, comme lui, des hommes absolument désintéressés ;

(1) Bibliothèque nationale, La ^{39}, 6. Bordeaux, Coderc, 1860 et Dupuy, 1862.

d'autres ne méritent pas ce qualificatif. Pour ne pas donner à cet article une étendue inusitée, nous renvoyons les curieux au catalogue historique de la Bibliothèque nationale (1).

I. L'abbé Torné, de 1871 à 1880, fut le plus zélé des publicateurs d'études sur les prophéties : mais il ne s'occupa que de commenter les *Centuries*, en lançant coup sur coup *les Portraits prophétiques*, *les Blancs et les rouges*, *Henri V à Anvers*, *Nostradamus et l'Astrologie*, *la Salette et Lourdes*, *les Propréties d'Olivarius et d'Orval interprétées par leur auteur Nostradamus*, *Mort de Napoléon III*, *Mac-Mahon et Napoléon IV* et *Nostradamus éclairci* (2). Les deux premiers *Almanachs du grand prophète* sont de 1872 et 1873. En 1874, il fit imprimer *Le Roy blanc et la fusion* ; en 1875 (à Bruxelles, imprimerie Van Gompel-Trion), *Henri V prédit* (résumé des ouvrages précédents) ; puis : *Ce qui sera ! Almanach du grand prophète Nostradamus* (pour 1877, 1878, 1879 et 1880) ; *De l'interprétation prophétique* (1878), *L'influence de Nostradamus sur le gouvernement de la France* (br. in-4° 1878) ; *Oui ou non* (1879).

Ce prêtre, mort en 1880, victime de son excès de travail, mériterait une statue ; et son œuvre devrait être rééditée, sous les mêmes formats, quand la France aura un gouvernement catholique.

Sur le passé, on peut dire que ses travaux ne renferment aucune erreur grave ; sur le présent, il a pu révéler à ses contemporains le dessein de Pie IX, de Napoléon III, de don Carlos ; quant à l'avenir, il a entrevu les grands traits du plan providentiel et ne s'est guère trompé qu'au sujet de l'identité du futur Henri V. Il a, mieux que Bareste, réhabilité Nostradamus, en donnant la clef de son interprétation et, par conséquent, fait faire un progrès à la mystique chrétienne.

Doué d'un sens critique très fin, il n'a pas voulu se hasarder à éditer d'autres prophéties privées que celles du grand prophète national. Des amis l'y convièrent inutilement. « Comment s'assurer, leur répondit-il, de l'authenticité de tous les textes, et comment reconnaître parmi tant de *prophètes* ceux qui ne furent que des plagiaires ou des illuminés ? » Il analysa d'une manière assez vigoureuse, une brochure de l'abbé Chabanty, *Concordance des prophéties* : très logiquement, il prouve que les prophéties dites de Béméchobus, du roi des lis, de Raban Maur, de saint Remy, sont des variantes d'un fond commun (3) ; que Joachim, Holzhauser, Théolosphore sont des commentateurs ; que M. Chabanty s'est permis des retranchements pour accommoder les textes à son système d'interprétation ; qu'il a cité de prétendues prophéties musulmanes ; que le texte de Werdin n'est pas une prophétie puisqu'il reproduit celui de Joachim ; il juge, comme le journal l'*Univers*, que M. Chabanty a eu tort de réimprimer les prétendues prophéties d'une religieuse de Belley, d'une autre, et de Jérôme Botin, mises au jour en 1830 pour « exploiter les partisans de la Restauration » comme la prophétie de Padoue, imprimée dans la *Gazette de France* du 19 juillet 1840. L'abbé Chabanty n'a pas prouvé non plus l'authenticité des prophéties d'une religieuse de Lyelbe, du P. Neckton, d'Anna-Maria Taïgi, d'une extatique de Grenoble, de l'abbé Souffrant, (commentateur de Nostradamus, d'après une lettre du général baron de Charette), de Palma, du curé d'Ars, du bienheureux Babola, d'une « personne pieuse » et d'« une religieuse d'Autriche. » L'abbé Torné lui reprocha d'avoir donné ces vaticinations comme des prophéties « toutes claires et précises ». Il répliqua ainsi à certaines appréciations blessantes de la brochure, et ne se priva pas de railler l'abbé pour ses prétendus calculs cabalistiques, ainsi que pour les contradictions de ses documents. En 1874, l'abbé Chabanty attaqua encore l'abbé Torné (1) ; il s'attira une réplique écrasante dans *Nostradamus éclairci*. C'est aussi dans cette brochure que l'abbé Torné se plaignit de ce que ses ouvrages avaient été pillés et déformés par Anatole Le Pelletier, auteur du *Cycle universel*, de *Dieu inconnu*, de l'*Astronomie biblique*, des *Oracles de Michel Nostredame*, de la *Prophétie d'Orval* et de la *Clef des Temps*. « Mon travail, dit-il, a porté bien des gens à s'occuper de prophéties. » Il signale particulièrement « *Nostradamus, la France et la fin du monde ; — la Grande découverte prophétique ; — Au 17 février le grand avènement* (par M. Parisot) ; — *les Evénements prochains d'après le livre de Daniel et l'Apocalypse*, par l'abbé Raboisson (2).

II. Victor Collin La Herte, né en Lorraine le 20 juin 1832, exerça d'abord le notariat, entra ensuite à la Trappe en 1854, mais en sortit six années après, à cause de sa mauvaise santé. Depuis 1859, ses relations l'amenèrent à s'occuper spécialement des prophéties modernes et de la question de Louis XVII. Il devint un richemontiste obstiné et aveugle ; quoique M. de Mirville, dès 1850, eût démontré dans *L'Univers* que Richemont était le sieur Perrein, de Lagnieu.

Au mois de mai 1870, M. Collin La Herte fit commencer l'impression d'un recueil : *L'avenir dévoilé jusqu'à l'Antechrist, d'après les prophéties carthusiennes inédites et 24 autres prophéties authentiques, toutes mises en concordance et interprétées pour la première fois*. Ce volume in-octavo, dont l'édition était épuisée dès 1872, ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale, et même en librairie.

L'admirable prophétie de Prémol fut ainsi mise au jour. L'année suivante, l'auteur donna un *supplément*, qu'édita un libraire de Paris, M. Wattelier : aujourd'hui, ce supplément est presque aussi rare que *L'avenir dévoilé* ; il contient la traduction littérale des chiffres et abréviations que l'écrivain avait eu l'idée bizarre de mettre dans son pre-

(1) Voir à la Bibliothèque nationale, Lb [57], nos 347, 460, 676, 677, 683, 850, 1077-1079, 1272, 2209-2213, 2248, 2297, 2444, 2806, 2908-2910, 2313, 2991, 3569, 3586, 3587, 2697, 3773, 3774, 3809, 3870, 3220, 2568, 4062, 4064, 4391, 4393, 4499, 4529, 4640, 4689, 4690, 4818, 4864, 4868, 4876, 4887, 4947, 5000, 5087, 5139.

(2) *Ibid* : Lb [57], nos 2443, 3714, 3113, 3332, 4061, 4334, 4917. Les brochures : *Henri V à Anvers*, *Nostradamus et l'astrologie*, *la Salette et Lourdes*, ne sont pas dans la série Lb [57].

(3) Voir : Kampers : *Kaiserpropheticen und Kaisersagen im Mittelalter*. 1895.

On a imprimé, dans mon dernier article, *Kaiserprophe-ticen* au lieu de *Kaiserpropheticen*.

(1) *Les Prophéties modernes vengées*, par l'abbé Chabanty. Broch. in-12 Bibl. nat. Lb [57], 4876. Un ouvrage de M. Chabanty a été depuis mis à l'index.

(2) Dans l'*Almanach du grand prophète pour 1872*, l'abbé Torné se plaint de M. Albert Du Bec, auteur de *Henri V le grand monarque et quatre-vingts ans de révolutions annoncées et jugées par les prophètes*, aussi bien que d'un autre pillard, déjà cité dans les *Lettres prophétiques*, M. Le Pelletier. Ne faisons donc pas à ces messieurs l'honneur de trop nombreuses citations dans l'*Echo du Merveilleux*.

mier ouvrage. Ce travail a vulgarisé les prophéties du P. Ricci, d'une religieuse de Cuba, de P. Clauti (*aliàs* Clausi), du P. Pegghi, d'Anna-Maria Taïgi, de sœur Rosa-Colomba, d'une trappistine de N.-D. des Gardes, du P. Coma, de la petite Marie de Lyon, et de la Vierge à Pontmain ; mais on y rencontre des pages inutilement consacrées à Marianne d'Avignon et à la soi-disant inspirée Catherine (1).

L'auteur n'a pas toujours pu se procurer des textes complets d'après les documents originaux ; et les textes qu'il a édités le premier ont encore aujourd'hui besoin d'être vérifiés.

En 1872 furent édités, en un volume in-12, les *Derniers avis prophétiques*, par le libraire parisien Palmé : cet ouvrage est le développement d'un autre, imprimé en novembre 1871 : *Les grandeurs et malheurs de la France annoncés par une prophétie rémoise du* v^e^ *siècle, mise en lumière et suivie de 35 prophéties* (*dont 11 inédites*) *précisant la solution de la crise actuelle, le règne de l'Antechrist et la fin du monde.* On trouve dans les *Derniers avis prophétiques* une page remarquable d'Anna-Maria Taïgi (dont les prophéties n'ont pas encore été publiées complètement), les prédictions de Marguerite Raynaud, d'un religieux de Belgique, d'Elisabeth Canori-Mora, de Palma, de Madeleine Porsat (d'après le *Mémorial catholique* de 1866) ; avec la prétendue prophétie de saint Césaire d'Arles (fabriquée par l'abbé Trichaud, comme M. Collin La Herte me l'écrivit plus tard), et les fausses prédictions de Lazzaretti (2).

M. Collin La Herte fit imprimer vers le même temps par M. Palmé *La grande crise et le grand triomphe, d'après le curé d'Ars, l'extatique d'Oria et Mélanie de La Salette* (brochure in-12) ; *Le prophète David Lazzaretti* (brochure in-12) ; puis *Le flambeau prophétique de Malétable* (chez Wattelier, 1873, brochure in-12). Les fausses prédictions de Lazzaretti ont été condamnées et ce personnage, qui se disait le futur Grand Monarque, a été tué au milieu d'une sédition qu'il avait excitée. Quant à M. Migorel, curé de Malétable (Orne), il a pu avoir des visions prophétiques, mais me paraît les avoir confondues avec des rêves fort ordinaires.

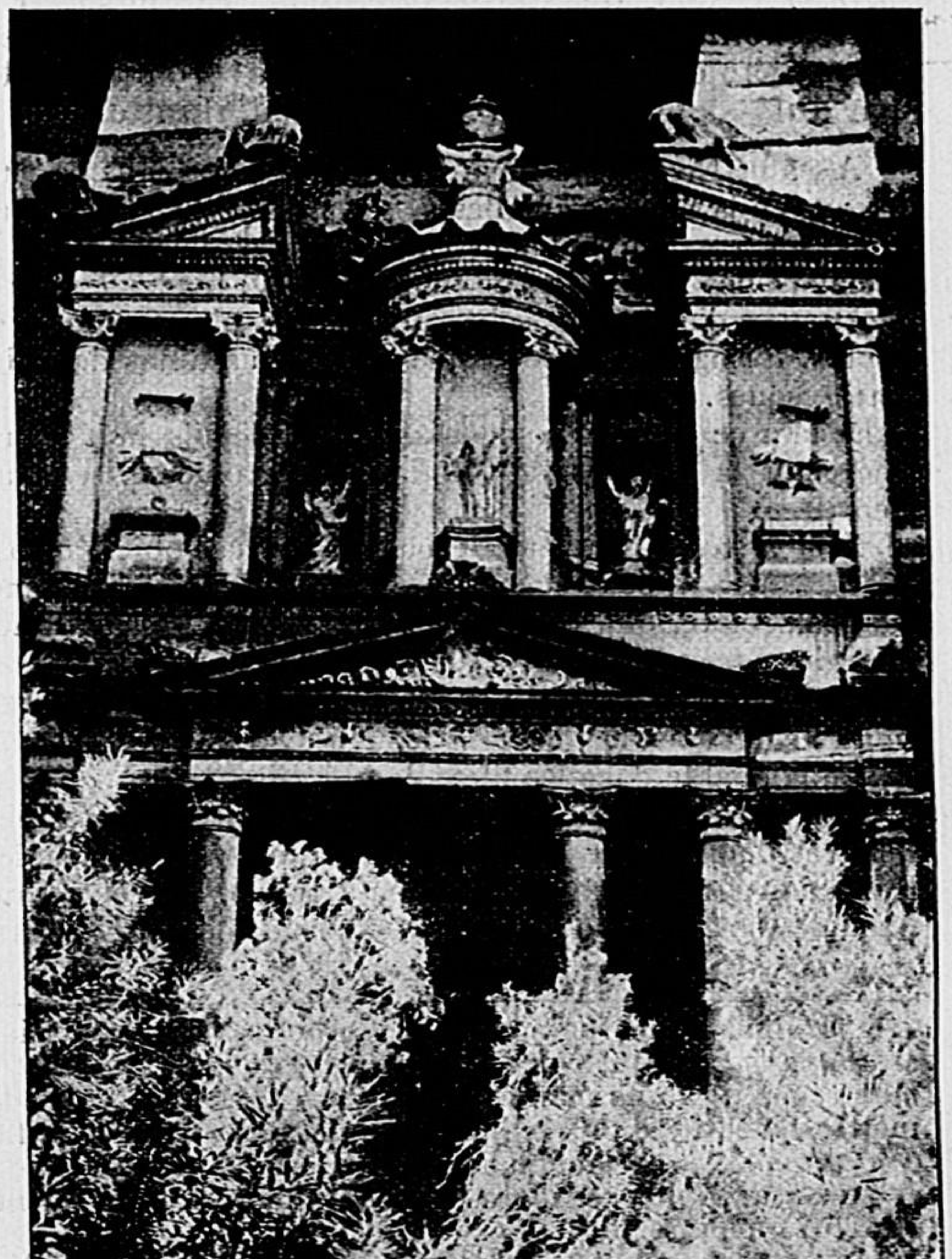
Le moins mauvais des livres de M. Collin La Herte c'est, à mon avis, *Le soleil prophétique d'un Français du* XVIIIe *siècle sur la destinée de la Révolution, le Triomphe de l'Eglise et la résurrection de la France par S. M. H. V., d'après la pièce-type divulguée intégralement pour la première fois et interprétée jusqu'à l'avènement de l'Antechrist*, par Victor C... de Stenay (Paris, Wattelier, 1875, in-12). A côté des calculs erronés sur l'avènement de Henri V, il s'y rencontre des notes précieuses sur l'authenticité du manuscrit de la prophétie de Prémol, avec les variantes des copies qui en ont été faites, ainsi que les textes des prophéties du Poblet, de Wittelsheim, de Walbach (incomplet), de Georges Carlod et d'un voyant anonyme (page 169).

Ces derniers textes nécessitent encore des recherches définitives.

L'échec de la tentative de restauration monarchique n'empêcha pas M. Collin La Herte de publier, en faveur du comte de Chambord : *Le soleil et les étoiles prophétiques* (1875, brochure in-12) ; *Coup d'œil prophétique* (brochure in-12, saisie le 3 novembre 1879) ; *Le phare prophétique* ; *Le grand phare prophétique* (1882, brochure in-8°) ; *Réponse à la Semaine de Cambrai* (1882, brochure in-12) ; *Le tableau de l'avenir* (1882, brochure in-8°) ; *La mort de M. Gambetta prophétisée* (1883, brochure in-32) ; *Le châtiment de l'idole révolutionnaire* (1883, brochure in-32) ; *Excellence de nos prophéties* (1883, brochure in-32) ; *L'extatique du Berri* (1883, brochure in-12) ; *Le rappel des révoltés contre le Secret de la Salette* (1883, brochure in-12) ; *Réponse au « Petit Courrier de Liége »* (1883, brochure in-12) ; *La vraie prophétie de Belley* (1884, brochure in-32).

La mort du comte de Chambord fut pour lui une cruelle déception : il fut impossible de trouver un nombre suffisant de souscripteurs pour rééditer *L'Avenir dévoilé*. Aussi crut-il devoir employer son temps à polémiquer, d'une manière fort malheureuse, contre le journal naundorffiste *La Légitimité*, à publier des brochures antinaundorffistes et, en dernier lieu, chez Vic et Amat ; *Le diable apôtre par la*

PÉTRA



Le Khazneh Firaoun. Le trésor du Pharaon

(1) Il y aurait à rechercher ce que sont devenus les manuscrits de l'abbé Fraysier, du diocèse d'Annecy, et le « Livre de fer » d'un tisserand de Pontcharra, près Tarare (pages 65, 105).

(2) On peut faire ici les mêmes observations que pour les nouveaux documents insérés dans *L'Avenir dévoilé* et son supplément. J'ai déjà signalé dans cette revue (le 15 juin 1905), les prophéties de Belley, de Marianne Galtier, de Marie des Terreaux, de Marie des Brotteaux, d'une trappistine de N. D. des Gardes, comme suspectes à cause de leur origine *richemontiste*.

possession d'Antoine Gay. La plupart de ses derniers ouvrages furent édités à Tourcoing par feu M. Boisleux; catholique zélé, mais à peu près privé de sens critique, M Collin La Herte a été durement traité par Mgr Dupanloup en 1874 dans sa *Lettre sur les prophéties contemporaines*; il l'avait mérité par des attaques peu mesurées contre divers adversaires, par des plaisanteries fort déplacées et par l'acceptation de soi-disant prophéties absolument dénuées de valeur (1). Toutefois, s'il a nui à une cause qu'il défendait maladroitement, il garde le mérite d'avoir su éditer d'une manière satisfaisante, dans son *Soleil prophétique*, l'admirable prophétie de Prémol.

(*A suivre*) TIMOTHÉE.

(1) L'abbé Torné reproche à M. Collin La Herte sa sottise et son langage injurieux (*Nostradamus éclairci*). *La Légitimité* répondit d'une manière victorieuse à ses refus d'admettre l'identité de Naundorff et de Louis XVII, le qualifia d'« allumeur du grand phare », ainsi que de « marchand de surnaturel plus ou moins authentique » et finit par ne plus lui répondre.

Son exemple montre qu'il ne suffit pas d'avoir du zèle pour s'occuper de publier des documents prophétiques.

M. Collin La Herte est mort à Vendôme en 1896.

NOUVEAUX DÉTAILS
sur la Maison hantée
à St-Nicolas-du-Port (Lorraine)

Nous extrayons de la *Vie Nouvelle* quelques appréciations des plus intéressantes du Dr H. Boucher, en regrettant que l'espace restreint de cette rubrique ne nous permette pas de publier l'article intégral de ce témoin impartial et éclairé.

Ainsi que l'indique M. Jules Bois dans le *Miracle Moderne* pour des cas semblables, c'est encore « la petite bonne » qui consciente ou inconsciente est responsable des phénomènes qu'elle produit tantôt par auto-suggestion, tantôt par médiumnité.

A Saint-Nicolas-du-Port, en Lorraine, dans la cour intérieure de la maison où elles se manifestèrent récemment, tous les carreaux étaient cassés, et leurs débris où se mêlaient des projectiles de toutes sortes : boulons, pierres de toutes dimensions, clous énormes, pitons, roues de jouets, formaient au centre de la cour un amas des plus pittoresques.

Devant ce tas, le commissaire qui, depuis huit jours, cherchait la solution de l'intéressant problème, semblait pensif.

Tour à tour, il examinait chacun de ces objets disparates, espérant, peut-être, trouver sur l'un d'eux un signe, une empreinte, qui le pussent mettre sur la piste de l'auteur des dégâts.

On doit lui rendre cette justice qu'il employa, pour arriver à ce but, tous les moyens les plus propres à faire tomber le coupable dans les filets de la justice.

C'est ainsi qu'il avait fait placer, devant chacune des fenêtres donnant sur la cour, trois écrans faits de papier très tendu sur un châssis, de façon à pouvoir, en réunissant par une ligne les trous faits par les projectiles, suivre leur trajectoire et savoir d'où ils venaient.

De plus, il avait fait occuper par des agents et des gardes toutes les mansardes voisines donnant sur la maison hantée où, lui-même, s'était installé en permanence.

Malgré tout, les projectiles continuaient à pleuvoir durant le jour sans que l'on pût apercevoir quoi que ce fût.

Cependant ce qui me frappa de suite, ce fut la forme que présentait dans certains carreaux et dans les écrans le passage des projectiles.

Il était net, à peu près rond, à peine étoilé sur les bords, sans éclats presque, ce qui indiquait que la force agissant sur l'objet lancé avait été particulièrement puissante.

Ainsi deux grands clous étaient encore fichés dans une vitre en le trou qu'ils avaient percé, de plus, des éclats de verre se trouvaient profondément enfoncés dans un mur.

Pour expliquer ces faits par des moyens ordinaires, il était nécessaire d'admettre l'intervention d'instruments spéciaux : frondes, fusils à vent, arbalètes, etc... comme moyens de projection, et ces diverses hypothèses avaient été, bien entendu, envisagées par l'autorité compétente.

Mais on dut aussitôt y renoncer, car elles ne tenaient pas debout.

On ne lance pas, en effet, des pitons, des pierres grosses comme le poing avec des fusils à vent et des arbalètes, et les frondes n'eussent pu projeter les clous, la pointe en avant, durant toute leur trajectoire.

D'ailleurs, aucun de ces instruments ne fut trouvé dans la maison, malgré les perquisitions et les recherches minutieuses qui furent faites.

En présence de ces différents constats, l'hypothèse d'une force mystérieuse inconnue de la science actuelle, mais parfaitement décrite par la science antique, admise par le spiritisme, l'occultisme et la théosophie, pouvait être envisagée...

C'est cependant vers une conception de ce genre que s'achemine lentement la science moderne.

Car, puisqu'elle commence à comprendre que la pensée n'est autre chose qu'une vibration et comme, d'autre part, elle reconnaît que la chaleur, que la lumière, que le son et que l'électricité ne sont eux-mêmes que des vibrations différentes d'un même agent, il faudra bien qu'elle admette, à un moment ou à un autre, en présence de cet ordre, de cette harmonie remarquables, résultat d'une pensée supérieure, présidant à la vie du cosmos, devant ces multiples phénomènes de toutes modalités qui, justement coordonnés, semblent converger vers des buts prévus, que tout dans la nature est réglé par des forces invisibles de différentes valeurs, de différentes hiérarchies, et que l'électricité et que le mouvement, et que la lumière, etc., ne peuvent être séparés de la pensée invisible qui les produit.

Si maintenant nous continuons à suivre les indications fournies par les anciens, nous voyons qu'il est nécessaire, pour que ces intelligences puissent actionner les objets matériels, qu'à leurs forces physiques propres viennent s'ajouter celles que déperdent certains êtres en état de déséquilibre nerveux.

C'est en raison de cette donnée qu'aussitôt après avoir fait la constatation des dégâts et apprécié la puissance des objets lancés, infiniment supérieure à celle dont disposent personnellement les humains, j'examinai les différents habitants de la maison, capables au point de vue occulte de déterminer inconsciemment les faits que nous avions observés.

J'ajoute que je n'eus pas besoin de longues recherches pour découvrir l'intermédiaire obligé de ces phénomènes : c'était la domestique, jeune fille d'une vingtaine d'années, présentant toutes les qualités de déséquilibre nerveux requises pour un excellent médium.

Extraordinairement impressionnable, il lui arrivait souvent, et cela depuis son enfance, de s'arrêter subitement, de rester comme en hypnose, n'entendant plus, ne voyant plus et, pour la remettre en son état normal, il fallait l'asperger d'eau froide.

C'est ainsi que je la désignai sans hésiter au commissaire et à ses maîtres comme l'auteur irresponsable et inconscient des dégâts commis, et cela malgré les dénégations de tous, car le premier avait fixé ses soupçons sur un brave habitant déjà, et les seconds, enchantés des services de leur petite bonne, ne voulaient pas qu'elle fût l'auteur de pareils faits.

CONFUCIUS, D'APRÈS UNE VIEILLE ESTAMPE



Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale. Cliché de la *Revue hebdomadaire*)

Cependant, impressionné sans doute par la netteté de mes affirmations, le magistrat n'hésita pas, lorsque je fus parti, à mettre cette jeune fille en état d'arrestation.

Aussitôt elle reconnut avoir jeté, elle aussi, quelques pierres dans les carreaux ; mais elle soutint énergiquement n'en avoir brisé que deux et affirma que, pour les autres, les faits s'étaient bien passés ainsi qu'elle l'avait toujours dit, c'est-à-dire qu'elle avait vu passer près d'elle divers objets violemment lancés, sans avoir jamais pu savoir d'où cette pluie spéciale provenait.

Il est bien entendu que cette dernière partie de ses affirmations ne fut pas admise et que pour la tranquillité de tous, elle fut considérée par tous comme l'auteur unique, conscient et responsable de ces dégâts...

Nous retrouvons donc ici encore les deux facteurs qui semblent toujours exister dans les phénomènes dont nous nous occupons.

L'un réel, produit par une force occulte ; l'autre réel aussi, mais produit par le médium suggestionné...

Dr H. BOUCHER.

Les réussites de M. Fallières

Madame Honorat, somnambule extra-lucide, nous révèle le secret des grâces présidentielles

Toute la presse a commenté, avec plus ou moins d'aigreur, la façon aimablement fantaisiste, prodigue et contradictoire, dont M. Fallières, président de la République, usait du droit de grâce.

On a même été jusqu'à prétendre que l'état de santé de M. Fallières inspirait quelques inquiétudes à son entourage.

Nous avons voulu savoir si ce bruit était fondé. Certains personnages qui ont leurs petites entrées à l'Elysée et sont admis au « lever du Président », nous répondirent évasivement.

Nous ne pûmes obtenir d'autres renseignements que ceux qui nous furent fournis dans les cuisines où l'on nous affirma que le président avait toujours un excellent appétit et qu'il avait su tirer parti de tous les restes des récents dîners royaux.

Mais cela ne nous suffisait pas. Un bon estomac n'empêche pas la migraine.

En désespoir de cause, nous résolûmes de consulter une somnambule, dont on nous avait vanté les qualitées extralucides.

Dans une rue qui porte le nom d'un monde meilleur, au deuxième étage d'une maison de modeste apparence, habitent Mme Honorat et sa fille, Mlle Salomé.

Nous sonnâmes, non sans une certaine émotion. Ce fut Mlle Salomé qui vint nous ouvrir. C'est une grande jeune fille très brune, assez jolie, dont les yeux, habitués à voir l'avenir, doivent aussi s'occuper du présent.

— Mademoiselle, je viens pour une consultation.

— Entrez-donc, monsieur, maman est au salon.

Nous entrâmes. Le salon était simple et sévère. Sur une cheminée, un globe. Sous ce globe, une couronne de fleurs d'oranger jaunies par le temps qui, nous l'apprîmes plus tard, rappelait à Mme Honorat un mari regretté dont Mlle Salomé n'était pas l'enfant. Au-dessus d'un canapé, le portrait d'un homme aux longues moustaches brunes. Etait-ce le père de Mlle Salomé, le mari qui avait mis sur la tête de Mme Honorat la couronne de la cheminée, ou un autre ? Le passé est parfois plus difficile à pénétrer que l'avenir.

Dans un autre cadre, plusieurs décorations étrangères.

Lorsque nous entrâmes, Mme Honorat dormait dans un fauteuil. Mais elle dormait, en ce moment, sans voir l'avenir. Mlle Salomé la réveilla :

— Maman, voyons, réveille-toi, c'est un client !

Mme Honorat eut un soubresaut, puis se leva avec un grand air digne et solennel. Nous nous inclinâmes. Elle nous fit une révérence. La conversation s'engagea.

— Monsieur, prononça Mme Honorat, il y a, vous ne l'ignorez pas, plusieurs façons de consulter l'avenir. Si vous voulez simplement les cartes, cela coûte cinquante

centimes. Mais cela n'offre aucune garantie sérieuse. Les lignes de la main coûtent un franc, les miroirs égyptiens un franc cinquante, le système du Mage Abdulah Kalamil Astran deux francs. Enfin Salomé, ma fille, peut m'endormir et c'est ma spécialité. Seulement, c'est cinq francs. Si la question que vous voulez me poser vous intéresse réellement, je vous conseille ce dernier moyen qui est infaillible et m'a valu les décorations que vous voyez dans ce cadre. Je suis fournisseur de plusieurs cours étrangères, qui m'honorent d'une confiance absolue.

— Maman a prédit la mort du roi d'Angleterre, les inondations de cet hiver, le mariage de Mme Liane de Pougy. Ce sont ses derniers succès ! crut devoir ajouter Mlle Salomé qui, décidément, avait des yeux à vous détourner de l'objet de la visite.

Le cas de M. Fallières valait bien cent sous. Nous demandâmes donc le grand jeu.

Alors, Mme Honorat s'assit et dit à sa fille, simplement :

— Salomé, endors ta mère !

Et Mlle Salomé prit la tête de sa mère entre ses mains, souffla dessus et ordonna :

— Dors, maman, dors, je le veux, je le veux, je le veux !

Mlle Salomé est une fille autoritaire.

Mme Honorat lui obéit et ferma les yeux en soupirant. Tout le monde sait que, pour voir l'avenir, il faut avoir les yeux fermés.

— Ça y est, monsieur, vous pouvez y aller, déclara Mlle Salomé.

Nous y allâmes.

— Madame, je voudrais savoir ce qui se passe dans l'âme de M. Fallières, président de la République française, lorsqu'il s'agit de gràcier un assassin ou de le laisser aller à l'échafaud.

Mlle Salomé regarda sa mère.

— Tu as entendu, maman. Il faut voir M. Fallières, je le veux...

Nous commencions à nous sentir une sueur froide devant le mystère angoissant qui allait être dévoilé à nos yeux. Mme Honorat murmura :

— Je le vois, je le vois... Il est assis, il a sommeil, il remue des petites cartes... Oh !... valet de cœur, dame de pique..., as de trèfle. . !

Il y eut un silence. Mlle Salomé intervint.

— Continue, maman, je le veux.

La mère obéissante reprit :

— Sept de carreau... Ah !... huit de pique... Il se frotte les yeux... Je le vois... Ah ! roi de cœur... Il a gagné sa réussite. Il signe un papier. C'est la grâce... Oh ! que je souffre, que je souffre ! Salomé, réveille-moi.

Mlle Salomé se tourna vers nous.

— Maman est fatiguée, monsieur. Ce sont des séances qui l'épuisent. Vous comprenez, elle a l'esprit tellement tendu... Si vous voulez en savoir davantage, c'est cent sous de plus.

Nous en savions assez. Nous avions appris que M. Fallières jouait des têtes en faisant des réussites.

Mlle Salomé souffla sur sa mère pour la réveiller, Mme Honorat, toujours docile, ouvrit les yeux, et retrouva la vue sur le présent.

Quant à nous, il nous semblait que nous sortions d'un cauchemar. Mlle Salomé s'en aperçut sans doute, car elle nous proposa d'aller chercher trois consommations à nos frais.

Nous acceptâmes. Cela nous coûta aussi cher que la consultation. Mais nous eûmes une conversation plus gaie. Mme Honorat retrouva le sourire devant son verre et nous raconta des aventures fort piquantes et suggestives dont elle avait été l'héroïne, le témoin ou la confidente.

En sortant de chez Mme Honorat, que nous irons certainement revoir, nous rencontrâmes justement un de ces personnages officiels qui s'étaient refusés à toute interview précise.

Nous lui demandâmes, d'un air détaché :

— Est-ce que M. Fallières ne fait jamais de réussites ?

Ne voyant aucun piège dans cette question, le personnage officiel nous répondit :

— Si, très souvent... M. Fallières adore cela. Et il a beaucoup de chance, il les réussit toujours.

Nous étions renseignés.

Evidemment, le soir de Liabeuf, M. Fallières avait eu une distraction, et il avait raté sa réussite...

(*Le Gil Blas*) JEAN BARUY.

L'Armoire Mystérieuse

Le *Strand Magazine* contient, d'après M. F. de Wyzewa, un article infiniment curieux du célèbre inventeur anglo-américain sir Hiram Maxim.

En résumé, l'auteur de l'article défie tous les prestidigitateurs, acrobates ou théoriciens antispirites de lui fournir l'explication rationnelle de certains exercices qu'il a vu exécuter, il y a un demi-siècle bientôt, par un médium américain appelé M. Fay. Sir Hiram Maxim demeurait à Fitchbourg, en 1863, lorsque ce M. Fay était venu y donner une séance publique. Il avait installé sur une scène quelque chose comme une grande armoire en bois blanc, d'un poids de quarante kilos ; et sur son invitation, tous les spectateurs avaient pu examiner l'armoire, pour s'assurer qu'elle n'avait point de double fond ni de tiroir secret. L'examen achevé, quatre des spectateurs avaient posé l'armoire sur des chaises de paille, prises au hasard dans la salle. La scène était brillamment éclairée, et les quatre témoins avaient continué à observer l'armoire, par crainte qu'un « compère » ne pût s'y introduire. D'autre part, M. Fay avait demandé à un marin ou autre ouvrier quelconque dans l'auditoire de venir le lier avec une corde de fort calibre, achetée par cet ouvrier dans n'importe quelle boutique du voisinage.

Le médium avait ensuite pris place sur une chaise, au milieu de l'armoire, et l'ouvrier — qui se trouvait être un marin parfaitement connu de M. Maxim — lui avait ligoté

solidement les bras et les jambes, ou plutôt le corps tout entier, et puis l'avait attaché au dossier de la chaise. Dans les coins extrêmes de la large armoire, les quatre témoins avaient déposé des instruments de musique, un trombone, un accordéon, une guitare, un triangle, ainsi que plusieurs cloches ou sonnettes. Après quoi on avait refermé l'armoire, dont je dois ajouter que le haut était à découvert.

Aussitôt la porte fermée, on avait entendu sortir de l'armoire un véritable concert, produit par les différents instruments et les cloches, tout cela mis en branle avec tant de prestesse qu'il semblait qu'un orchestre entier était caché dans la boîte mystérieuse; et une main invisible avait même fini par lancer au dehors plusieurs des instruments, par l'ouverture ménagée à la partie supérieure. Et puis, à l'instant même où ce manège bizarre venait de s'arrêter, sur un signal convenu d'avance, les quatre témoins s'étaient empressés de rouvrir l'armoire; et M. Fay était apparu toujours assis sur sa chaise, immobile et les yeux clos, avec les membres liés absolument comme ils l'avaient été tout à l'heure.

Alors d'autres spectateurs avaient apposé des cachets de cire sur d'autres nœuds, que chacun avait pu faire à sa guise. On avait mis sur la tête du médium un verre tout rempli d'eau, et passé sous ses pieds une feuille blanche où l'on avait dessiné les contours des souliers. Dix fois, toujours après de nouvelles mesures de garantie expressément sollicitées par le médium, le concert avait recommencé à l'intérieur de l'armoire, aussitôt que la porte avait été refermée. Mais le véritable « clou » de la séance avait été réservé pour la dernière épreuve. A peine emprisonné dans son armoire, M. Fay en personne avait surgi au-dessus de celle-ci, les mains parfaitement libres, un peu comme un prédicateur monté dans sa chaire; avec une gravité toute sacerdotale, il avait étendu ses bras vers l'assistance, et s'était écrié : « Tout est tranquille sur le Potomac ! » L'instant d'après, on l'avait retrouvé assis sous ses liens, les yeux bandés, avec le verre d'eau en équilibre sur sa tête, et les pieds exactement au même endroit où l'on avait dessiné leurs contours.

Telle avait été la première rencontre de M. Maxim avec ce médium américain. Je connais peu d'histoires aussi amusantes que celle de sa seconde apparition à l'horizon de la vie de sir Hiram. Celui-ci, se trouvant à Boston environ deux années après cette séance de Fitchbourg, aperçut une affiche ainsi rédigée en ces termes : « Le spiritisme dévoilé ! Tous les « trucs » des frères Davenport pleinement expliqués par M. Fay ! » La première séance était annoncée pour le lundi suivant, et M. Maxim ne manqua point de s'y rendre.

Ce lundi donc, M. Fay monta sur l'estrade, où l'on venait d'apporter l'armoire de naguère ; et s'avançant vers le public, il déclara qu'il s'efforcerait d'expliquer en détail la machination des principaux « tours » de certains prestidigitateurs soi-disant spirites. Mais comme une bonne partie de l'auditoire n'avait sans doute pas eu l'occasion de connaître ces tours, l'orateur allait d'abord les présenter au public, afin que celui-ci pût en mieux comprendre l'explication, « qui d'ailleurs était d'une simplicité presque ridicule ». Sur quoi, une séance commença tout à fait pareille à celle de Fitchbourg, sauf pour le médium à exécuter encore des actions plus étranges et plus déconcertantes. Et puis, vers onze heures, M. Fay tira sa montre, constata que la soirée était bien avancée, et renvoya au lendemain l'explication promise.

Le lendemain, il découvrit que de nombreux spectateurs nouveaux se trouvaient dans la salle qui, croyait-il, aimeraient à se rendre compte des « trucs » du spiritisme, aussi bien lui-même, de son côté, s'était-il rappelé d'autres tours qu'il n'avait point montrés le soir précédent et qui méritaient également d'être d'abord exposés. Et ainsi, pendant une semaine entière, en présence d'une foule de spirites anxieux et d'antispirites à la mine triomphante, l'impayable « révélateur » se borna à déployer devant son auditoire la variété prodigieuse de ses opérations, toujours continuant de remettre au lendemain l'explication des « tours » qu'il exécutait. Enfin, le samedi soir, il termina la série des dix séances par un nouveau discours où il attribua la cause occulte de ces phénomènes à l' « esprit des morts ».

Or le souvenir de ces séances de Fitchbourg et de Boston n'a point cessé, depuis quarante ans, de hanter l'imagination de sir Hiram Maxim. Vainement l'éminent inventeur anglais a interrogé tous les « magiciens » professionnels ou amateurs qu'il a pu rencontrer ; aucun n'est parvenu à lui expliquer par quel artifice M. Fay produisait les curieux « phénomènes » dont j'ai brièvement rapporté les plus mémorables. Ou plutôt, nul de ceux que j'ai signalés n'égale en singularité mystérieuse, aux yeux de M. Maxim, l'épisode suivant : à Boston, un soir, un jeune ingénieur méfiant s'est avisé de lancer un flot d'encre sur la main nue du médium, pendant que celui-ci apparaissait au-dessus de l'armoire ; et lorsque l'on a rouvert celle-ci, l'instant d'après, aucune tache d'encre ne se voyait sur les mains, toujours liées, du médium endormi !

Si bien que maintenant sir Hiram, désireux de ne point quitter ce bas monde avant d'avoir découvert le secret du malicieux M. Fay, nous déclare qu'il offrira une grosse somme d'argent à toute personne qui pourra lui expliquer les « tours » qu'il affirme avoir vus de ses propres yeux à maintes reprises.

NOS ÉCHOS

UNE NOUVELLE COMÈTE

L'observatoire de Bamberg (Bavière) a observé la nouvelle comète découverte par le révérend Meltcalf, à Tannton (Amérique). L'astre chevelu n'est visible qu'avec les télescopes les plus puissants.

LA MÉDIUMNITÉ AU POINT DE VUE SOCIAL

Francesco Cosentini, en se livrant à cette étude, se montre peu tendre pour le spiritisme qui représente, d'après lui, au point de vue sociologique, « l'expression la plus naïve de la philosophie sauvage, le degré infime de civilisation ». Il refuse au spiritisme tout lien avec la science, et considère que c'est réfugié dans le fanatisme qu'il a créé la théosophie, « survivance de l'ancienne doctrine de la métempsychose ». Il constate, en outre, certaines analogies entre le spiritisme et l'ascétisme mystique. Enfin, étudiant les médiums au point de vue anthropologique, il constate qu'ils ont les mêmes caractéristiques que les escrocs, « c'est-à-dire les mâchoires prononcées, les pommettes saillantes, les exagérations des réflexes tendineux. » Et, d'après lui, c'est à ce point de vue, non à un autre, qu'il faut étudier les spirites, et César Lombroso, qui a étudié les phénomènes médianiques « aurait pu, bien plus opportunément, profiter de l'étude des phénomènes médianiques pour enrichir de nouveaux matériaux son anthropologie criminelle ». (*Revue internationale de sociologie*, juin.)

CONTRE L'OBSCURITÉ DES SÉANCES SPIRITES

Au Congrès spirite de Bruxelles, le président d'honneur, Léon Denis, a proposé une résolution, relative aux séances obscures données par des médiums professionnels. Il explique que les séances en demi-lumière sont beaucoup préférables, car les phénomènes sont mieux contrôlés, et il ajoute : « Un médium bien doué doit se contenter (de cette demi-lumière). Il devient suspect quand il exige l'obscurité, quoique l'obscurité augmente la force psychique ». Et comme les spirites désirent que le spiritisme ne soit pas soupçonné, ils veulent que tous les phénomènes soient contrôlés rigoureusement. « Or, dit en terminant Léon Denis, de tous les dangers qui menacent le spiritisme, le plus grand. . c'est le charlatanisme, la fraude, l'imposture. » Le Congrès s'est rendu à ces raisons et a adopté le vœu invitant tous les groupes d'étude à proscrire les séances dans l'obscurité. (*Annales des sciences psychiques*, juillet.)

LES GADALKAS (VOYANTES RUSSES)

M. François de Tessan, le jeune et brillant chroniqueur de la *Liberté*, nous donne sur les devineresses en Russie les curieux renseignements qui suivent :

On les appelle les *gadalkas*. Elles sont connues et appréciées dans toutes les classes de la société. Depuis le moujik jusqu'au grand duc, chacun tient à les consulter. Pour la plupart, ces *gadalkas* sont d'origine bohémienne.

A Saint-Pétersbourg, elles viennent faire leur saison en hiver et elles arrivent dans leur accoutrement national, aussi pittoresque que bariolé. Elles portent en guise de boucles d'oreilles une quantité de piécettes d'argent, reliées les unes aux autres, et leur cou est entouré de lourds colliers de perles fausses.

Elles ne craignent point d'interpeller le passant : « Qui veut du bonheur ? Qui veut du bonheur ? » Elles en ont, en effet, à vendre et à revendre. Beaucoup de promeneurs sourient et passent, mais beaucoup aussi se laissent entraîner dans un coin de rue ou au fond d'une cour. Là ils apprennent les mystères du futur.

Quand l'été approche, les *gadalkas* émigrent à la campagne. Elles ont un truc qui réussit souvent avec les paysans. D'abord elles demandent une tasse d'eau chaude. Puis pour commencer la séance, on doit mettre quelques pièces dans l'eau et, à mesure que la divination s'accentue, le prix de la consultation monte : « Allons ! trois roubles et tu sauras tout ! » La gadalka est âpre au gain, le paysan russe avare comme tous les paysans et parfois il refuse. Alors la *gadalka* s'en va avec tous ses secrets...

Que de kopecks ainsi jetés à l'eau, c'est le cas de le dire ! La police intervient rarement pour empêcher les abus qui se produisent. D'ailleurs, elle est superstitieuse aussi, la police, et elle consulte volontiers à son tour les gadalkas.

L'art de la divination est tellement en honneur dans la société russe que plusieurs femmes, d'un rang social élevé, s'y sont créé une véritable réputation. Les gens chics ont leur devineresse qui n'est inspirée que pour l'aristocratie.

On m'a cité l'histoire d'une baronne authentique qui, s'étant ruinée, a reconstitué une jolie fortune en jouant ainsi à la pythonisse. Son cas ne serait pas isolé.

ARRESTATION D'UN SORCIER

A l'audience correctionnelle du 25 juillet, le tribunal de la Roche condamnait à quatre mois de prison Auguste Mandin, 24 ans, cultivateur au village d'Orion, en Fougeré, qui avait porté des coups et fait des blessures à son voisin, Joseph Selin, âgé de 25 ans.

Le malheureux Selin, qui avait bu le soir de la rixe, succombait le surlendemain des suites de ses blessures en même temps que d'une congestion déterminée par le froid et l'alcool.

Au cours des débats, on apprit que Selin en voulait depuis un an à Mandin parce qu'un sorcier des environs de Chantonnay avait rendu cet étrange oracle : « Si les vaches de Selin ne donnent pas de beurre, la faute en est à la famille Mandin qui lui a jeté un sort ! »

Le sorcier avait reçu en paiement une somme de 21 frans.

Après une enquête rapide, prescrite par le parquet, M. Delgay, commissaire spécial, apprit que le nommé Guédon, demeurant aux Mines de Chantonnay, était l'auteur de cette prophétie,

Guédon était d'ailleurs coutumier du fait, il s'était créé une spécialité des maladies des vaches et cet empirique possédait une jolie clientèle.

Point n'était besoin de lui amener l'animal malade : il suffisait qu'on lui fît parvenir quelques poils sous une enveloppe pour que, moyennant finances, il rendit son diagnostic.

Sur un carnet qu'on retrouva, il traçait des signes cabalistiques qui étaient pour ses interlocuteurs la marque de son pouvoir mystérieux.

M. Delgay a mis fin à ses exploits en l'amenant à la maison d'arrêt de la Roche.

La perquisition opérée au domicile de Guédon a permis de rassembler des quantités de poils de vaches de toutes nuances.

Prochainement, Guédon comparaîtra devant le tribunal correctionnel.

PAR TELÉPATHIE GARIBALDI APPRIT LA MORT DE SA MÈRE

La Revue *Filosofia della Scienza* publie, à propos du cinquantenaire de l'expédition des *Mille*, le récit fait par Garibaldi du songe télépathique suivant et que traduit le docteur Dusart dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* :

« Je ne puis me rappeler sans frisson le souvenir de ce qui m'advint pendant un typhon essuyé sur l'Océan Pacifique. Atteint de rhumatisme, je sommeillais dans ma cabine, lorsque je fus envahi par le rêve suivant : Je me trouvais transporté dans mon pays natal ; mais au lieu d'y retrouver ce climat paradisiaque dont j'avais l'habitude de jouir à Nice, où tout me souriait, tout me semblait lugubre, comme une atmosphère de cimetière. Au milieu d'un grand nombre de femmes au maintien triste et désolé, il me semblait voir un cercueil s'avancer vers moi. Saisi d'un sombre pressentiment, je faisais un effort pour aller au devant de ce convoi funèbre, mais je ne pouvais me mouvoir ; il me semblait qu'une montagne me pesait sur le corps. Cependant le cortège s'avançant toujours, arriva près de ma couche, y déposa le cercueil et disparut.

« Suant d'émotion, j'avais en vain essayé de me soulever sur les coudes ; j'étais sous la terrible influence du cauchemar et lorsque je commençai à pouvoir me remuer, je sentis contre moi la pression glacée d'un cadavre, en reconnaissant l'image sacrée de ma mère, c'est alors que je me réveillai. Mais je conservai sur ma main l'impression d'une main glacée. Ni les rugissements formidables de la tempête, ni les craquements de la pauvre *Carmen* entraînée impitoyablement vers la terre, ne purent effacer entièrement les terribles effets de mon rêve.

« En ce jour et à la même heure, 19 mars 1852, j'étais privé de celle qui m'avait donné le jour, de la meilleure des mères ! »

G. GARIBALDI.

La pensée d'une mère est plus puissante que les cataclysmes de la mer.

UNE PROPHÉTIE VÉRIFIÉE A PROPOS DE SADI CARNOT

On a de nouveau parlé, ces temps derniers, d'une momie fatidique, dont tous ses possesseurs ont successivement éprouvé les maléfices. Il vous souvient, à ce propos, de l'idole hindoue offerte à M. Sadi Carnot, qui n'était pas encore président de la République, par son ami Gustave Le Bon, qui l'avait rapportée de son pays d'origine. On ne manqua pas de dire, après l'assassinat de l'infortuné président, que la statuette possédait un mauvais sort et que si Carnot avait été tué par Caserio, celui-ci n'avait fait qu'exécuter les desseins obscurs d'une divinité vengeresse

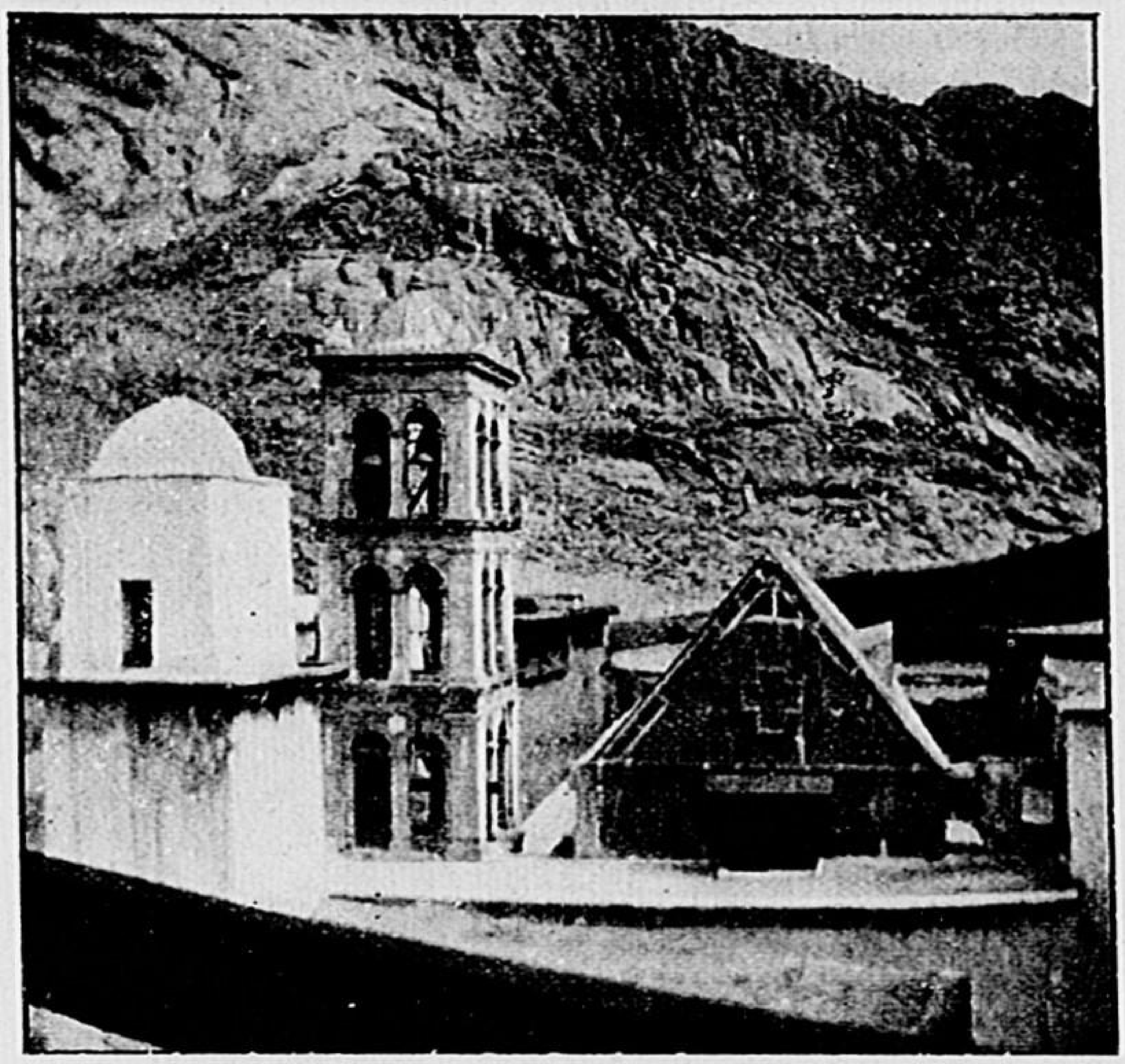
Dans une lettre qu'écrivait, il y a bien des années, Mme Lucie Grange, directrice de la *Lumière*, à M. Jules Bois, celle-ci affirmait avoir vu, et non pas en songe, le président tué en voiture.

J'ai vu, écrivait-elle à notre éminent confrère, un revolver et un poignard : c'est le poignard qui a donné le coup. Le revolver devait signaler le premier attentat avorté dont tout le monde se souvient. M. Carnot, à mes yeux, mourait rapidement, le coup étant bien porté, mais je ne m'expliquais point pourquoi sur son corps il tombait de la farine.

« Ah ! m'écriais-je soudain, il y a du boulanger là-dedans ! » Comme en ce temps-là les boulangistes remuaient, je me dis : « c'est qu'il sera tué par un boulangiste ! » J'attendis un instant pour savoir quelque chose de plus et je lus en guise du nom de l'assassin : « boulanger ». Mon propre esprit, trop prompt à s'expliquer les choses, resta toujours dans l'erreur ; j'insistai pour le boulangisme.

Il y a quelque temps, il vint un journaliste me parlant de vous. Il m'est impossible de me rappeler à quel journal il appartenait. C'était peut-être *Le Journal*. Il voulait être convaincu de ma pénétration. Alors, je lui dis, avec une magnifique franchise, point faite pour me faire honneur :

INTÉRIEUR DE LA FORTERESSE DE SINAÏ



Minaret de l'ancienne mosquée ; campanile grec ; façade et porte d'entrée de la basilique byzantine de Justinien et Théodora. On aperçoit une partie du chemin de ronde couvert sur les murailles.

« Monsieur, il ne faut pas croire que je voie toujours la vérité, et voici un exemple : depuis que M. Carnot est à la présidence, j'ai vu dans les commencements qu'il devait être assassiné et qu'il mourrait sous une pluie de farine qui, je le pensais, devait signifier que l'assassin serait un homme de Boulanger. Mais voyez, il n'y a plus de boulangisme et le temps de la présidence touche à sa fin. Je suis heureuse pour M. Carnot d'être ainsi mauvais prophète ».

Vous voyez, cher Maître, qu'au lieu de dire « un homme de Boulanger », je n'aurais eu qu'à prononcer deux mots au lieu de quatre : « un boulanger ». J'ai vu cela dans un rayon de soleil pâle, reflété par la glace de mon cabinet de travail, mes yeux bien ouverts, en pleine conscience et en vaquant à des occupations de ménage, en la première année de la présidence. Je voudrais bien que le reporter dont il est question se souvienne aujourd'hui de notre entretien. Si vous en savez quelque chose, vous voudrez bien me le dire.

P. S. — J'ai fini ma lettre, mais j'ai encore un mot important à vous dire. J'ai été dans une grande joie d'apprendre que l'autopsie avait prouvé que le foie de M. Carnot était parfaitement sain. J'avais l'absolue conviction qu'il n'avait pas de maladie de foie, ni aucune autre du diagnostic des médecins. Depuis longtemps je lui voyais le corps occupé par un monstre magique à petit corps et grosse tête triangulaire plate. *Son dépérissement et ses souffrances étaient le fait de pratiques magiques.* Il n'est plus permis d'en douter.

·✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳-✳·

NOS GRAVURES

Notes de « Merveilleux » musulman

LA LÉVITATION

Les Bédouins musulmans du Sinaï ont en singulière vénération *Kidhr-al-Naby*, le prophète Elie. Quand le fils du désert passe devant l'oratoire du saint, il arrête la course folle de sa cavale, descend de monture, accomplit ses *rikah* ou prostrations pieuses et, d'une voix grave, prononce la salutation formulée par le Koran : « Que la paix soit avec Eliasin ! »

Tous les peuples d'Islam professent cette vénération pour le prophète Elie. Cependant l'eschatologie musulmane semble l'avoir dépouillé de ce rôle d'apôtre ultime et de missionnaire de la fin du monde, que lui attribuent les traditions chrétiennes et judaïques, pour en faire la mission exclusive d'Aïssa ibn Maryam, Jésus fils de Marie.

Jésus, enseigne la doctrine coranique, a été enlevé au ciel en corps et en âme, et n'a pas été crucifié. Les Juifs, ennemis du Messie, avaient envoyé l'espion Josué découvrir sa retraite. Allâh, se jouant de leur perfidie, donna la ressemblance de Jésus à l'espion. Le malheureux eut beau se débattre, hurler, crier à tue-tête : « Mais ce n'est pas moi Aïssa : je suis un tel, fils d'un tel ! », les Juifs ne le crurent point et le crucifièrent.

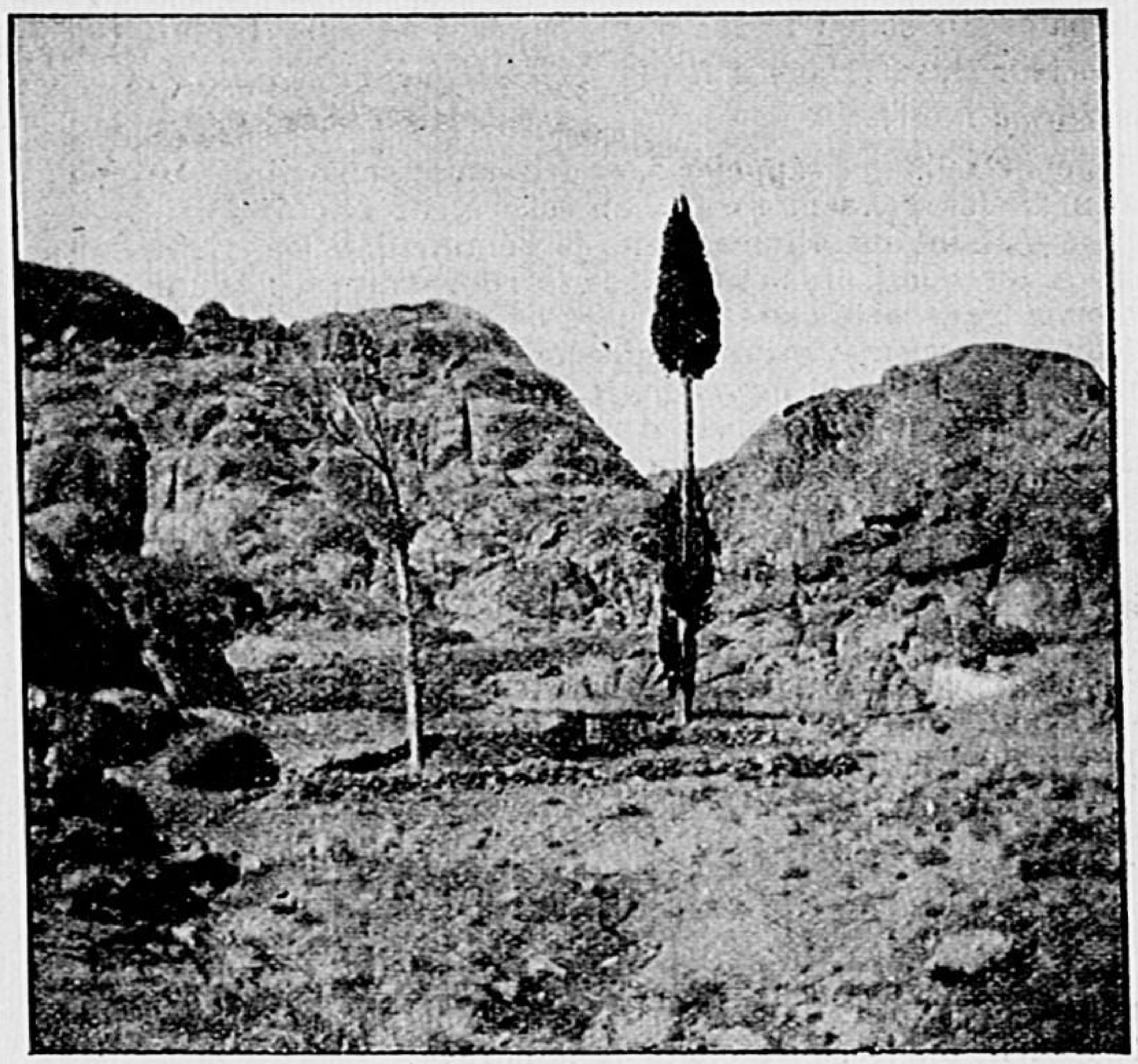
Quand aura sonné la fin des temps, Aïssa descendra du quatrième ciel, où il jouit des délices paradisiaques, et apparaîtra sur la plus haute tour de Damas, non loin précisément de la caverne d'Elie. Suivi de l'armée des vrais Musulmans, il exterminera les impies, relèvera les mosquées, tuera les porcs, c'est-à-dire les Juifs, purgera la terre des *Jadjoudjaoumadjoudja*, génies malfaisants qui infesteront l'Afrique. Surtout il aidera le Madhi à tuer le *Djedjal*, ou Antechrist, monstre horrible à l'œil cyclopéen, au front marqué des lettres K. F. R., c'est-à-dire *Kâfer*, l'Infidèle. Aussitôt joué le dernier acte de cette grandiose épopée, le Messie Aïssa se couchera dans la tombe, aux côtés du Prophète, à Médine.

Ainsi donc l'expectation chrétienne et judaïque du retour d'Elie se transpose, chez les Musulmans, en celle du retour d'Aïssa et de l'avènement du Madhi.

Le Koran ne fait aucune allusion à l'enlèvement d'Elie au ciel sur un char de feu. Ce n'est pas que ce prodige répugne à la théodicée musulmane, dont l'une des pages les plus pittoresques et aussi les plus enfantines relate le fameux *Miradj-al-Naby*, l'Ascension nocturne du Prophète, lequel, parti une nuit de Médine, parcourut les sept cieux sur la jument *El-Borak*, la Fulgurante. D'ailleurs, l'hagiologie de l'Islam abonde en miracles de lévitation. Le *Mémorial des Saints* rapporte que le santon *Haçan Basri* étant un jour en prières sur les bords de l'Euphrate, en compagnie d'une sainte femme nommée *Rabia*, celle-ci lança son tapis dans les airs, monta dessus et dit à son maître : « Ici nous serons mieux : l'œil des curieux ne saurait nous atteindre ».

Le nom d'Haçan Basri rappelle nécessairement celui de son éminent disciple en sainteté, le soufi Ataba ben Goulam. La conversion de cet Ataba ben Goulam est assez

LA VÉGÉTATION AU SINAÏ



Cyprès dans le creux de la chapelle d'Elie, au pied du haut sommet du Sinaï.

curieuse pour être racontée. « Un jour, dit le *Mémorial*, il vit une jeune fille et en devint amoureux. Comme il avait envoyé un message pour lui faire part de sa passion, cette jeune fille lui fit demander : « Quelle partie de mon visage as-tu vue pour être tombé amoureux de moi ? » Lui répondit qu'il avait été épris pour avoir vu son œil. Elle, alors, arrachant un de ses yeux, le déposa sur un plateau et l'envoya à Ataba ben Goulam avec ce message : « Voilà cet œil qui t'a rendu amoureux, prends-le et regarde-le bien. » Ataba, témoin d'un pareil acte s'éveilla du sommeil de l'incurie, et se rendant auprès de Haçan Basri, il fit pénitence ».

Dans les mêmes régions de l'Arabie Pétrée ont cours d'autres légendes et traditions musulmanes. L'une des plus intéressantes concerne le palais magique que Pétra, l'antique cité nabatéenne, la perle du pays d'Edom, offre à l'admiration de ses visiteurs. Les Arabes appellent ce palais enchanté *Khazneh Firaoun*, le Trésor de Pharaon (1).

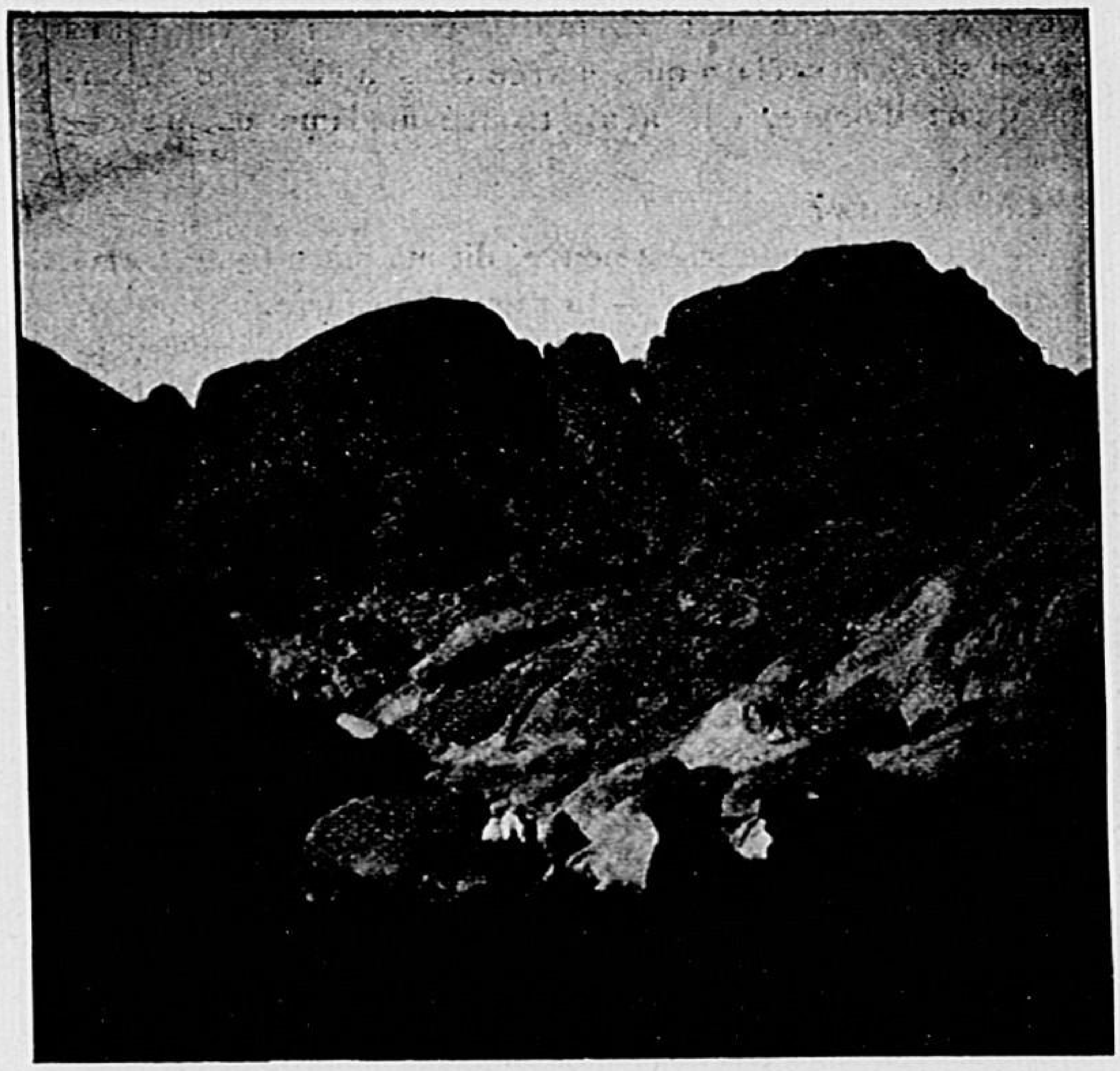
Ce Firaoun, racontent-ils d'après le Koran et leurs docteurs, avait une épouse très pieuse nommée *Açiah Khatoun* (madame Açiah). Irrité de voir sa femme croire en la mission de *Mouça* (Moïse), le tyran ordonna son supplice. Il la dépouilla de ses vêtements, l'exposa sur un rocher aride, l'attacha par les quatre membres à des pieux, oppressa sa

(1) Voir dans ce numéro le cliché de la page 331.

poitrine délicate d'une énorme pierre et la laissa ainsi en proie aux piqûres mortelles des insectes et des reptiles, et aux ardeurs d'un soleil de plomb. Au milieu de ses tortures la pauvre victime gémissait : « Seigneur, délivre-moi de Pharaon et de ses œuvres ». Allâh entendit cette voix suppliante et ordonna aux anges de déployer sur Açiah leurs larges ailes, et de répandre ainsi sur son corps brûlé et consumé une ombre rafraîchissante. Enfin il la plaça dans son Paradis, où « maintenant, ajoutent les *moufassirs*, elle boit et mange en toute sécurité ».

Son cruel bourreau, Pharaon, a, paraît-il, caché des trésors incalculables dans l'urne qui surplombe le palais nabatéen. Autant pour afficher son mépris du Firaoun, maudit du Koran, que par cupidité, le Bédouin ne passe jamais devant le Khazneh, sans décharger son fusil sur le vase de pierre. « Un jour, vous déclare-t-il avec un éclair de convoitise dans le regard, il finira bien par tomber et alors à moi les richesses du Firaoun, — que Dieu le maudisse ! »

UN PASSAGE DU SINAÏ



Le merveilleux musulman voltige encore autour des niches funéraires, des *loculi* si nombreux creusés dans le roc vif, et qui donnent à Pétra l'aspect d'un vaste nécropole en grès rose. La nuit, vous raconte-t-on à voix basse, on entend les coups de barres de fer que *Mounkir* et *Nékir*, les anges de la mort, assènent sur les malheureux condamnés des tombeaux. Ces coups continueront à pleuvoir dru comme grêle sur l'échine ensanglantée des maudits, jusqu'à ce que la balance de la justice établisse l'équilibre parfait entre le plateau de la réparation et celui des œuvres mauvaises (1).

A propos de la balance, une remarque pour finir. Le Koran, à la sourate XXI[e], fait dire à Allah : « Nous établirons des balances justes au jour de la résurrection ». Le symbolisme de la balance n'est pas particulier à l'Islam. Les peintures des papyrus égyptiens nous représentent une grande balance, dont un bassin contient un corps de forme ovale, et l'autre une momie ; de chaque côté du fléau se tiennent deux êtres énigmatiques : le premier à masque de chacal, l'autre à figure d'épervier. C'est là une preuve manifeste de la croyance des Egyptiens à la *psychostasie*, ou la pesée des âmes. Homère et Virgile se sont emparés de ces traditions égyptiennes. Eschyle en fit le sujet d'une tragédie intitulée : *Psychostasie*. Du paganisme, le symbole pénétra dans le christianisme. Il fut surtout en vogue au moyen âge : chaque fresque, chaque sculpture sur le jugement dernier, comporta nécessairement la représentation de la balance.

Il était intéressant d'esquisser ces rapprochements.

Abbé XXX.

(1) Voir dans ce numéro les clichés des pp. 329, 337, 338, 339.

EXPLORATIONS DU DOCTEUR MAUCHAMP

LA SORCELLERIE AU MAROC

M. Mauchamp, père du D[r] Emile Mauchamp, le héros de Marrakech, dont le monument vient d'être inauguré à Chalon-sur-Saône, après l'émouvant discours qu'a prononcé Jules Bois sur la tombe de son ami, a remis à notre éminent collaborateur le manuscrit d'un livre des plus intéressants, intitulé « La Sorcellerie au Maroc », dont nous donnerons en primeur à nos lecteurs des extraits inédits et tout fait captivants.

Le Maroc est vraiment en proie aux sorciers et à leurs diables.

Nous donnons ici quelques clichés des explorations du D[r] Mauchamp dans les régions du Sinaï (p. 329, 331, 337, 338, 339.)

NOTRE FEUILLETON

ETRANGE DÉDOUBLEMENT

Je ne jugerai pas l'étrange aventure que je vais écrire, je ne suis pas de force, non plus, à en tirer une conclusion, ni une explication. J'affirme seulement qu'elle est de la plus exacte vérité. Je ne mettrais pas en scène la personne que j'ai le plus tendrement aimée de ma vie, si mon but n'était que de faire un frivole récit. Tous ceux qui me connaissent depuis longtemps savent que ce n'est jamais sans une profonde émotion que je raconte ce qui va suivre :

« C'était pendant la saison des vendanges ; nous étions, ma mère et moi, chez ma grand'mère à la campagne, dans une vieille maison située sur un haut plateau, où se sont passées les meilleures années de ma vie, à courir les sentes mouillées, à ramasser les champignons dans les bois, à cueillir les mûres des buissons, à croquer les fruits verts et à sonner le soir l'angelus dans une petite église abandonnée, dont notre métayer était le sacristain. L'église, le clocher, la cloche, la corde, tout cela ne tenait guère, mais je ne m'inquiétais pas du danger, toute enivrée de la joie d'annoncer à chacun que le moment du travail était terminé, que c'était l'heure d'ôter son chapeau, de s'agenouiller et de réciter à demi voix la salutation angélique. Je ne sais pas s'il était bien orthodoxe qu'une petite fille de douze ans remplît les fonctions de sonneur de cloche, mais Sanilon, notre métayer, n'y regardait pas de si près et trouvait que mieux que personne je pouvais, par l'élan que je savais me donner, m'enlever à quelques pieds du sol, tout en faisant courir dans la campagne le frisson mystérieux de la prière du soir. Donc, en cette chère demeure

si loin de moi et pourtant toujours si près de mon cœur, ma mère et moi avions notre chambre au premier étage; tout à fait à l'angle de la maison ; grand'mère couchait au rez-de-chaussée, directement au-dessous de nous ; il fallait, pour aller de sa chambre dans la nôtre, traverser le salon, la salle à manger, un vestibule, monter un escalier, suivre un long corridor que coupait en deux le premier étage. Je vous demande pardon de ces détails, vous allez comprendre qu'ils étaient nécessaires.

« Un matin je me réveillai de bonne heure, les volets a demi fermés laissaient pénétrer dans l'appartement un jour clair et doré. Je me souviens que mon premier regard fut pour le grand chiffonnier d'acajou dont je vis reluire les poignées de cuivre ; puis, tout à coup, tournant les yeux, j'aperçus... là... juste au milieu de la chambre, très droite, très grande, me fixant et me souriant, ma chère grand'mère habituellement endormie à cette heure encore matinale.

« Je l'examinai un instant. Elle avait une toilette que je ne lui connaissais pas ; elle qui d'ordinaire ne portait que des robes noires était vêtue ce matin-là d'un vêtement violet semé de feuilles blanches bien découpées. Un châle de couleur foncée se croisait sur sa poitrine ; un bonnet de dentelles, pareil à ceux qu'elle mettait le soir, couvrait sa tête. Je remarquai ses bandeaux de cheveux blancs, bien lissés sur son front très haut et très brun. Grand'mère ressemblait exactement aux portraits du Dante, quoiqu'elle n'eût rien de dantesque dans l'esprit, la chère et sainte femme ! Mais ce jour-là, tout en la considérant avec étonnement, constatant encore une fois le tendre regard de ses grands yeux noirs, le bon sourire de ses lèvres fermées, je fermai les yeux, je me couchai à demi sur la couverture en me disant : *Comme grand-mère me fait peur aujourd'hui !*

« Un instant après, sans que j'eusse entendu le bruit de ses pas, je sentis sur ma figure sa caresse habituelle — deux doigts qui me pinçaient légèrement la joue — toujours sous le coup d'une inexplicable émotion, je fis aussitôt cette réflexion : « *Comme grand'mère a mis du temps pour venir jusqu'au lit !*

« Je demeurai là quelques minutes, transie de frayeur, sans oser bouger. Un mouvement de ma mère à côté de laquelle j'étais couchée me fit revenir à moi. Je lui dis aussitôt que grand'mère était venue et qu'elle m'avait effrayée.

— « Je l'ai bien vue, me répondit ma mère de très mauvaise humeur. Elle est venue sûrement nous réveiller pour nous faire aller à quelque messe. Moi aussi elle m'a fait peur !... Elle est si grande ! ajouta-t-elle en se levant. Je vais lui demander ce qu'elle voulait. La pauvre femme ne peut pas nous laisser dormir tranquilles !

« En un instant je fus par tere. Pour rien au monde je n'eusse voulu rester seule dans la chambre, et en peignoir et en pantoufles nous descendîmes au rez-de-chaussée. Rien n'était ouvert ; il était six heures du matin.

« Ma mère, de plus en plus en colère d'avoir été réveillée de si bonne heure, ouvrit vivement la porte de la chambre de grand'mère. Nous nous attendions à la voir son chapeau sur la tête, son ombrelle à la main, prête à partir pour le petit village où elle allait faire ses dévotions. Quelle fut notre stupéfaction de l'apercevoir en bonnet de nuit, en camisole, en jupon, agenouillée sur son prie-Dieu, le chapelet à la main ! Sa femme de chambre faisait son lit.

« Ma mère éclata alors en reproches. Qu'avait-elle besoin de venir nous faire peur, avec sa grande taille, sa grande figure pâle, et ses pas si légers qu'on ne les entendait point ! Ne pouvait-elle nous laisser dormir ? Nous étions encore toutes les deux effrayées de son apparition.

« Grand'mère s'était levée, nous regardant d'un air stupéfait sans comprendre un mot de ce que sa fille lui disait. Elle n'avait pas bougé de sa chambre. Marianne, qui avait son franc parler, étant depuis plus de vingt ans à son service, déclara que, entrée dans la chambre depuis un quart d'heure, elle avait trouvé madame encore endormie.

« Mais alors ?

— « Tu avais une robe neuve, dit ma mère toute tremblante — tu étais debout — tu regardais Marie.

— « Oui, m'écriai-je à mon tour, oui, grand'mère, je t'ai bien vue... et tu m'as pincé la joue avec tes deux doigts, tiens, comme ça... et tu m'as fait peur... grand'-maman ! quoique tu eusses une belle robe violette avec des feuilles blanches, ton beau châle de soie et ton bonnet à rubans gris...

« Grand'mère se mit à rire — elle n'avait pas de robe violette ; son beau châle était enfermé dans une boîte à la ville, et son bonnet aussi. Nous étions folles toutes les deux, nous n'avions qu'à aller nous rendormir tandis qu'elle finirait ses prières...

« Ma mère n'insista pas. Elle savait que la vérité sortait toujours de ces lèvres, qui ne se fussent pas même permis ce que théologiquement on nomme un mensonge joyeux. Nous laissâmes grand'mère à son chapelet et nous sortîmes de sa chambre ; Marianne nous suivit, décomposée elle aussi.

— « Vous l'avez vue ?.. c'est bien vrai ? dit notre vieille servante en tremblant.

— « Comme je te vois, et Marie aussi l'a vue.

— « Alors... c'est signe de mort, dit Marianne en pleurant, car... moi aussi je vous le jure... la pauvre madame n'est pas sortie de sa chambre !

« Dieu merci la prédiction ne se réalisa pas !.. Grand'-mère a vécu encore de longues années. Elle a vu les enfants de ses petits-enfants et leur a souvent raconté elle-même l'inexplicable histoire de son dédoublement. La théorie du corps astral, si on la lui eût expliquée, eût d'ailleurs laissé incrédule cette chère âme naïve qui croyait arrêter l'incendie en y jetant son scapulaire, et considérait les étoiles comme des clous d'or plantés par Dieu dans un azur solide, pour la seule joie de nos yeux. »

MANOEL DE GRANDFORD.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.